

# Incursions chez les petits tueurs infatigables

Frédéric Baillelte



«Am I Righteous now» (détail)

La guerre procède ordinairement à l'élimination massive et systématique des corps combattants. Le choc guerrier implique la rapide mise hors d'état de nuire de tous ceux qui se révèlent aptes à fourbir des armes, en les paralysant d'effroi, les estropiant, et les supprimant (en les mettant définitivement hors-jeu). «*La guerre est essentiellement une affaire de meurtre*» (Marshall, 1947), de destruction d'adversaires, que des individus armés ont pour ordre d'aller *buter*, sans faiblir, avec obstination, sens des affaires militaires (professionnalisme, efficacité, détachement), et/ou sens du devoir patriotique (ardeur, enthousiasme ou abnégation). Mais toujours, si possible, sans se poser de questions sur la singulière obscénité de l'acte perpétré. Les tueurs doivent instantanément évacuer le meurtre commis, s'en délester, afin d'éviter d'être perturbés dans leur mission. La formule même de *dommages collatéraux*, qui fait aujourd'hui florès pour déréaliser la mort donnée par des bombes dites *intelligentes* (censées cibler et donc trier leurs victimes), est, pour Alice Krieg-Planque, «*un euphémisme qui vise non pas tant à masquer les choses qu'à les rendre supportables aux yeux des militaires eux-mêmes*»<sup>1</sup>. Ainsi, détachés des conséquences de leurs actions, ils peuvent se concentrer sur de nouvelles cibles et poursuivre le massacre sans perte de temps, la conscience anesthésiée ou tranquillisée.

Pourtant, même dans le feu de l'action, tuer se révèle, pour beaucoup, un acte difficile, voire impossible, à accomplir. C'est un commandement qu'il est pénible d'exécuter, et peu de combattants non conditionnés à «*tuer, tuer tuer*», une fois lancés dans la bataille, se montrent capables de mettre en joue avec sérénité et conviction. Dans son chapitre «*L'homme au combat*», Philippe Masson rappelle que «*la combativité n'est pas innée. [...] L'expérience prouve que seule une minorité est apte au combat en toutes ou en certaines circonstances. La majorité des hommes se révèle incapable de servir une arme et observe une passivité totale pendant*

1 – Voir Marie Gobin, «*Ce que la guerre a changé dans les mots*», *Lire*, juin 2003.

2 – Masson Philippe, *L'Homme en guerre, 1901 – 2001. De la Marne à Sarajevo*, Monaco, Éditions du Rocher, 1997, p. 127.

*le combat*»<sup>2</sup>, lorsqu'ils ne le fuient pas. Aussi est-il nécessaire d'«*apprendre à l'homme à se battre*». Un constat corroboré par un autre spécialiste du carnage, David Grossman, pour qui «*tuer n'est pas un geste naturel*», il faut donc *l'apprendre*. Les protagonistes des conflits à venir doivent être préparés, mis en condition, formés, pour exécuter cet exercice sanglant, qui s'effectue bien souvent dans un environnement particulièrement destructurant (au milieu du fracas, de hurlements, d'odeurs indescriptibles, ou encore dans un silence de mort). Aussi, outre l'enseignement technique des gestes spécifiques à la tuerie, du *tir à tuer*, il faut dans le même temps *persuader* les soldats de tuer... tout en consentant au sacrifice suprême : en les préparant à prendre le risque de se faire, à leur tour, occire, ou *salement amocher*. Un entraînement spécifique, une formation originale, est indispensable pour mettre le simple soldat en mesure de mener à bien sa mission par excellence : tuer, au risque d'y laisser sa peau<sup>3</sup>.

3 – Si donner la mort est l'une des composantes de l'entraînement, sacrifier sa vie fait partie du «*métier*» de soldat. L'engagé doit consentir à cette éventualité, le simple appelé s'y attendre... Voir Ligue des droits de l'homme, *Mourir sous les drapeaux. Accidents à l'armée*, Paris, Syllepse, 1993.

4 – Gabriel Richard A., *La Fin des héros. Folie et psychiatrie dans la guerre moderne*, Paris, Albin Michel, 1998, p. 180. Réédition de *Il n'y a plus de héros. Folie et psychiatrie dans la guerre*, Paris, Albin Michel, 1990.

5 – *Idem*, p. 97.

L'efficacité meurtrière des soldats, leur capacité à ouvrir le feu contre un ennemi, à l'ajuster, dépend beaucoup de leur compétence à surmonter le stress de la bataille (à ne pas se défilier, ni s'effondrer le jour J). «*Un soldat effrayé n'est pas très efficace*»<sup>4</sup> (bien que la peur, nous le verrons, puisse aussi être un puissant aiguillon, expliquant la férocité de certains passages à l'acte). Le timoré manque d'allant, il préfère s'abriter que s'exposer, vide son arme au hasard, ou ne tire pas du tout. Des enquêtes menées au cours de la Seconde Guerre mondiale, auprès de soldats américains, montrèrent que même attaqués seulement «*un maximum de 15% ouvrit le feu contre l'ennemi*». Une autre étude, effectuée chez les pilotes de l'armée de l'air, mit, elle, en évidence que «*la plupart n'abattirent qui que ce soit, ni ne tentèrent d'ailleurs de le faire. La peur était la cause de ce manque d'enthousiasme*»<sup>5</sup>.

Le «*trouillard*» risque fort de détalier à la moindre escarmouche, et d'entraîner par contagion les plus fragiles, à moins que l'angoisse ne le paralyse totalement (syndrome du «*vent du boulet*»), ou ne le pousse à prendre les devants d'une mort particulièrement redoutée en se suicidant. Affolé, hébété, il se terre, est saisi de tremblements incontrôlables (phénomène répertorié sous le nom de «*tremblement de guerre*»), de convulsions. Il *dégobille*, se pisse et se chie dessus («*colique du feu*»), se recroqueville et sanglote<sup>6</sup>. Soudainement confrontés à la brutalité de la guerre, à la mort qui frappe au hasard, à la mitraille qui perfore les chairs, les *bleus* paniquent et appellent leurs mères.

6 – Voir notamment, «*Les cent visages de la peur*», in Frédéric Rousseau, *La Guerre censurée. Une histoire des combattants européens de 14-18*, [1999], Paris, Seuil, «*Points*», n° H330, p. 177-223, 2003.

Un sergent-chef témoigne du profond choc émotionnel qu'entraîne la subite immersion dans une réalité où chacun se retrouve sans aucune protection, nu face à un brutal et imparable déluge de feu : «*Les Migs nous bombardent, ils bombardent toutes les troupes que nous avons au sol, la terre tremble exactement comme*

dans un tremblement de terre. Et toute cette fumée noire qui se répand... Tout le monde se met à crier, maman, maman - C'est une telle panique que... que... c'est difficile à décrire... [...] Et là, tu vois les avions faire demi-tour, et tu dis fuck, ils reviennent ! Ya Allah ! Cette fois, c'est pour notre pomme – ils ne vont pas nous rater. [...] C'est ça qui a tout déclenché. Les gars ont compris que ça y était, que c'était ça la guerre, un combat terrible [...]. Et c'est aussi là qu'a commencé ce truc [...] : les cris des soldats pendant la nuit, les cris des gars de dix-huit ans. [...] Tous les soldats qui venaient d'arriver pleuraient la nuit et criaient maman, maman ! Ils se réveillaient. Ils n'arrivaient pas à dormir. Ils se demandaient ce qu'ils allaient devenir.»<sup>7</sup>

«*Quand ça barde*», aucun combattant, même le plus aguerrri, n'échappe à ces dites réactions au combat. Nul n'est à l'abri d'un subit accès de démente, un «*délire du front*». Nul n'est immunisé contre une perte de contrôle de soi, lorsque le combat dure, s'intensifie et prend la dimension d'un gigantesque abattoir. «*La terreur de la bataille*, écrit Victor Davis Hanson, ne se réduit pas, de toute évidence, à la simple tuerie d'êtres humains : elle est dans l'épouvantable métamorphose qui, en l'espace de quelques minutes, transforme massivement la chair en charpie, et le propre en fétide, fait pleurer et déféquer les braves.»<sup>8</sup>

La préparation au combat apparaît d'autant plus nécessaire que désormais les héros semblent quelques peu fatigués, moins enclins à zigouiller leurs prochains et à «*mourir pour des idées*». Les vocations pour aller au casse-pipe bille en tête se font rares, l'ont-elles d'ailleurs jamais été... ? Seuls les «*êtres déjà aliénés*», possédant une «*personnalité agressive et psychopathique avant de monter au feu*», s'adaptent à l'horreur de la guerre. Les «*êtres sains d'esprit et équilibrés s'effondrent*», constate Gabriel Richard<sup>9</sup>. Si des actes héroïques ont pu être le fait d'individus galvanisés par des situations extrêmes, contraints d'en passer par là pour essayer de s'en sortir, la plupart sont le fait d'inconscients, d'imbéciles, ou de «*déjantés*».

Ainsi, est-il devenu impératif, pour les états-majors, de forger des corps prêts à endurer toutes les violences du combat, d'exercer de l'humain à supporter les répugnances et à encaisser les abomina-



B. Molock, dessin illustrant l'article de Albert-Léon, «*Réserviste*», in *Trombinoscope* par Touchatout, 1881

7 – Irit Gal et Ilana Hammerman, *De Beyrouth à Jénine. Témoignages de soldats israéliens sur la guerre du Liban*, Paris, La Fabrique-éditions, 2003, p. 93-94.

8 – Victor Davis Hanson, *Carnage et culture. Les grandes batailles qui ont fait l'histoire*, Paris, Flammarion, 2002, p. 134.

9 – Gabriel Richard A., *op. cit.*, p. 112. Voir également, dans le monde du combat sportif : Patrick Bauche, *Les Héros sont fatigués. Sport, narcissisme et dépression*, Paris, Payot, 2004.

tions qui jonchent les champs de bataille. Tout en repérant les *bêtes* rares, aux aptitudes et profils psychologiques hors du commun, qui alimenteront corps d'élites, commandos, ou encore « *escadrons de la mort* », chargés des plus périlleuses actions, comme des plus sombres besognes (du *sale boulot*). La liquidation d'autrui s'avère d'autant plus délicate que la mort doit être administrée de près, parfois en regardant la victime dans le blanc des yeux. Pour ce type d'*opération*, il est indispensable de recruter, des hommes particulièrement aguerris, *blindés*, ou *détraqués*, idéologisés à outrance, dépourvus de tous scrupules (assassins chevronnés, criminels, voire tueurs psychopathes).

## « Vaincre la résistance au meurtre »

*« Malgré leur jeunesse,  
les marines dominent les gens de leur âge dans le civil,  
en termes de maturité et de "tripes".  
Beaucoup des meilleurs marines de la compagnie Bravo,  
ses tueurs les plus compétents, avaient 19, 20 ans. »*

Dexter Filkins, correspondant au *New York Times*<sup>10</sup>

10 – « Dans l'enfer de Fallouja », *Le Monde*, 24 novembre 2004, p. 22.

11 – Dave Grossman, *On Killing : the psychological Cost of Learning to Kill in War and Society*, [De l'acte de tuer : coût psychologique de l'apprentissage de la tuerie dans la guerre et la société], Little, Brown and Co, 1995. Remerciements à Philippe Laporte pour la traduction des passages utilisés dans cet article.

Dans *On Killing (Du meurtre)*<sup>11</sup>, le lieutenant-colonel David Grossman constatait que si, au cours de la seconde guerre mondiale, « 75 à 80% des fusiliers ne tiraient pas sur un ennemi exposé, [...] au Viêt Nam le taux de non tireurs était réduit à 5% ». Selon lui, la différence proviendrait d'une prise de conscience des stratèges militaires qui, entre temps, avaient saisi que pour augmenter le nombre de tirs meurtriers, il était nécessaire à la fois de « *persuader les soldats de tuer* » et de développer leur « *aptitude à tuer* ».

Pour parvenir à « *vaincre cette résistance au meurtre* », et au final amener des troupes à flinguer sans sourciller d'autres humains, trois techniques d'entraînement furent conjointement utilisées :

1. Un processus de désensibilisation conduisant à « *penser l'impensable* » : Tuer. Ce projet, cette injonction, devait être martelé jusqu'à devenir la raison d'exister du futur guerrier, jusqu'à ce que cet acte-là signe sa réalisation, son accomplissement. Au cours de leur préparation physique, les recrues formées pour partir au Viêt Nam scandaient « *Tuer, tuer, tuer, tuer* », chaque fois que leur pied gauche frappait le sol. La propagande idéologique distillée par leur encadrement les persuadait, par ailleurs, que l'ennemi était radicalement (et racialement) différent d'eux, afin de les insensibiliser aux souffrances qu'ils auraient à lui infliger.

Dans un article récemment publié dans *Courrier International*, « On ne naît pas tueur, on le devient », Dave Grossman (présenté comme expert international ès « *sciences de tuer* », ou *killology*<sup>12</sup>)

12 – David Grossman, qui est désormais à la retraite de l'Armée américaine, est professeur émérite à l'Université de l'Arkansas et dirige le « Killology Research Group ».



analyse les similitudes entre le traitement de désensibilisation à la violence qui s'opèrerait subrepticement chez les enfants exposés de manière répétée à des scènes télévisuelles de *brutalisation*, avec le conditionnement mental dont sont l'objet les recrues à qui l'on apprend à « *tuer les gens* ». Grossman, qui passe désormais son temps « *autour du monde pour enseigner à des médecins, des policiers et même des militaires ce qu'est la guerre et ce que tuer veut vraiment dire* », explique comment, dans les *boot camps*, s'accomplit la conversion en tueurs. Lors de leur *dégrossissage*, les engagés sont d'emblée soumis à un régime de brutalité visant à recomposer leur personnalité. « *Dès l'instant qu'elles descendent du bus, explique-t-il, les recrues sont malmenées physiquement et verbalement. On les contraint à des "pompes" sans fin, à des heures de garde-à-vous, à des courses innombrables avec paquetage complet, toujours sous les hurlements de sergents professionnels. On leur rase la tête, on les rassemble toutes nues, on leur colle sur le dos le même uniforme, on leur fait perdre leur personnalité. Cette brutalisation vise à casser leurs habitudes et leurs normes, à leur injecter un nouveau style de vie et à leur faire révéler de nouvelles valeurs : la destruction, la violence, la mort. Au bout du compte, les recrues perdent toute sensibilité à la violence, qu'elles acceptent comme un savoir-faire normal, essentiel pour survivre dans le monde brutal qui est désormais le leur.* »<sup>13</sup> En 1975, un capitaine de l'US Navy expliquait comment des films présentant des scènes particulièrement cruelles, montrant des personnes tuées ou blessées avec violence, étaient projetés aux recrues afin de les insensibiliser aux actes barbares qu'elles auraient à commettre, à observer ou encore à endurer.

À peu près à la même époque, dans deux écoles navales, des élèves officiers étaient soumis à des tabassages traumatisants et à des tortures particulièrement éprouvantes, comme être enfermés 22 h dans une caisse de 0,45 m<sup>3</sup>, ou encore ligotés et longuement étouffé à l'aide d'une serviette imbibée d'eau appliquée sur leur visage. Selon certains témoignages, des élèves furent obligés « *de cracher, uriner et déféquer sur le drapeau américain, se masturber devant les gardes et, à une occasion, d'avoir des relations sexuelles avec un instructeur* »<sup>14</sup>.

2. Le développement d'une aptitude réflexe à mitrailler des adversaires (en l'occurrence bien typés), par des techniques de conditionnement pavloviennes et « skinnériennes », pour « *faire l'impensable* » : déclenchement de tirs instantanés à l'apparition de cibles réalistes, « *aussi humaines que possible* », « *anatomiquement ressemblantes* ». Pour que les tireurs d'élites s'habituent à voir « *une tête qui explose* », un instructeur allait jusqu'à poser un chou bourré de Ketchup sur les silhouettes à dégommer. Aujourd'hui la pratique des jeux vidéo interactifs constitue un bon entraîne-



Craig Foster  
« *We'll Fight* »

13 – David Grossman, « On ne naît pas tueur, on le devient », [Le Temps Stratégique, Genève], *Courrier International*, n° 489, 16-22 mars 2000, p. 53. Voir accessoirement David Grossman, *Comment la télévision et les jeux vidéo apprennent aux enfants à tuer*, Genève, Jouvence Éditions, 2003.

14 – Voir William Blum, *L'État voyou*, Paris, Parangon, 2002, p. 75 et p. 92-93.

ment pour apprendre à viser-tirer avec précision et rapidité, et être capable de déclencher un tir d'instinct sur des ennemis attaquant dans des conditions calquées sur des combats «réels». Nombre de jeux sont désormais «*modelés sur des événements récents*», offrant des formes de «*combat réaliste*». *Delta Force: Black Hawk Down*, commercialisé par NovaLogic (2003), met ainsi en scène les violentes fusillades qui ont opposé les Rangers américains aux miliciens somaliens à Mogadiscio en 1993. Le joueur, qui incarne un soldat d'élite américain confronté à une population hostile, se trouve engagé dans des batailles rangées en milieu urbain. De tels jeux sont particulièrement appréciés des instructeurs militaires, car ils imprègnent favorablement les recrues tout en les conditionnant à «*faire des cartons*». Certains sont d'ailleurs utilisés comme «*outil pour l'instruction*» des *Marines*. Et même s'ils ne peuvent recréer la *terreur*, cet «*élément essentiel*» qui entoure «*l'expérience concrète du combat*» (aucun risque en effet de «*recevoir une balle entre les deux yeux*»), de l'avis même des combattants, ils aident au moment d'ouvrir le feu. Après avoir participé à une violente fusillade contre des Talibans dans un village afghan, un capitaine pouvait ainsi déclarer : «*Cela l'a vraiment rendu plus facile... À bien des égards, c'était identique à ce que vous voyez si vous jouez un sniper dans le premier Delta force, par exemple*». De telles actions gardent même une composante ludique : «*C'était plutôt amusant, mais c'était comme – eh bien, voilà exactement ce que j'ai fait sur mon ordinateur.*»<sup>15</sup> La «partie» devient carrément excitante, lorsque des adversaires nombreux, mais sous-équipés, tentent de s'opposer à des tireurs puissamment armés, comme ce

15 – Cf. Wagner James Au, «*Weapons of mass distraction*», *Salon*, 4 novembre 2002. Traduit et réécrit par le Capitaine Ludovic Monnerat sous le titre «*Pour l'instruction ou pour le recrutement, les jeux vidéos font partie intégrante de la vie militaire*». Disponible sur [www.checkpoint-online.ch/CheckPoint/](http://www.checkpoint-online.ch/CheckPoint/)  
Voir également, Bruno Icher, «*Ces soldats qui simulent*», *Libération*, 21 janvier 2005, p. I-III.

Barbara Kruger





Beb-deum

fut le cas des Irakiens tentant d'empêcher les bataillons de *Marines* d'entrer dans Bagdad : «*Nous les tuons comme on ne le fait plus, commentera l'un de leurs chefs. Ils reçoivent des renforts [...], et nous les tuons dès qu'ils se montrent. On commence à être à court de mun.*»<sup>16</sup>

3. Apprendre à «*nier l'impensable*» (l'élimination décidée d'un autre être sensible), supprimer tout remords, toute prise de conscience *a posteriori*, en apprenant à envisager l'adversaire «*seulement comme une cible*». Réalité et fiction finissent alors par se confondre, le tir d'entraînement se substituant au vrai meurtre : «*Ne penser à l'ennemi comme à rien de plus ou de moins que comme la silhouette II.*» La finalité est d'enlever tous «*les éléments humains*» qui troublent la pensée, tout en fabriquant de l'indifférence et, même mieux, du mépris à l'égard des victimes. À terme les effets d'un tel conditionnement semblent assurés : «*Quand je tuais, je faisais juste comme ça. Juste comme j'avais été entraîné. Sans même penser*», constatera un vétéran de la guerre du Viêt Nam.

\*  
\* \*

Dans les camps d'entraînement le *bleubite* est transformé en tueur-né (en «*born to kill*»), en une machine exterminatrice dépourvue de tout état d'âme, sans défaillance, capable de semer la mort en conservant son sang froid. Au terme de ce lavage de cerveau, qui s'accompagne d'un travail de reterritorialisation des corps, il s'agit

16 – Rapporté par Peter Maass, «*Good Kills*», *New York Times Magazine*, 20 avril 2003. Traduit et réécrit par le Major EMG Ludovic Monnerat, sous le titre «*Les Marines face aux pièges de l'Irak, ou l'histoire d'une bavure tragique*». Disponible sur [www.checkpoint-online.ch/Checkpoint/](http://www.checkpoint-online.ch/Checkpoint/)

de renaître en professionnel du meurtre, obéissant aux ordres sans broncher, ayant appris à maîtriser les techniques de l'élimination, et à les utiliser (presque) sans haine. Car, comme le notait Alain Ehrenberg dans une étude pionnière sur *Le Corps militaire* : « *Tuer sans haine, n'est-ce pas l'épreuve extrême de l'obéissance ? [...] Tuer dans la haine est chose facile : il suffit de se laisser emporter par la passion.* »<sup>17</sup>

Ce processus de transformation des apprentis soldats en « *prostituées de la mort* » (selon la formule de Paul Veyne) est particulièrement bien analysé par Jean-Claude Polack (psychiatre, psychanalyste) dans « *Incorporés* »<sup>18</sup>. Un article où l'auteur, s'appuyant sur l'analyse de *Full Metal Jacket* (film de Stanley Kubrick, 1987), décortique les rouages d'un dispositif conçu « *pour fabriquer de parfaits tueurs* ».

D'emblée, l'instruction s'attache à casser et à disloquer le *moi corporel* (Paul Schilder) des nouveaux arrivés en les soumettant à un régime continu de violences physiques, verbales et physiologiques. Par-delà cette déconstruction, cette désappropriation du corps, il s'agit d'unifier, de souder, d'agglomérer, des individus, en imposant un ordre et un assemblage corporel standards, tout en fondant « *une identité nouvelle* ». Par un entraînement intensif, constamment aux limites du supportable, empruntant au supplice, s'opère une « *chirurgie esthétique collective* ». Cette mutation s'effectue, en premier lieu, par une dépossession et un morcellement du corps, puis par une reterritorialisation des affects, une redéfinition des contours corporels et une nouvelle maîtrise des fonctions physiologiques (notamment des sphincters). La mise au pas du collectif passe par l'imposition d'une gestion commune des orifices corporels, en imposant à tous une identique maîtrise des fonctions physiologiques (chier à heure fixe et en batterie, les uns à côté des autres). Se met en place une « *morale des sphincters* » (Sandor Ferenczi) particulièrement drastique. Toute « *la structure libidinale du corps* » (Schilder) est visée par cette politique des orifices, cette rééducation des zones érogènes. La jouissance va peu à peu se trouver bornée par le seul plaisir de tuer. Elle ne s'obtiendra plus que par la force et en infligeant la douleur à autrui (d'où peut-être une explication à la forte propension aux viols dans les rangs même de l'armée américaine<sup>19</sup>). Désormais, l'accomplissement du devoir (patriotique) passe par l'utilisation de leur arme, qu'il leur faudra décharger sans faillir sur tous les corps se mettant en travers des territoires à conquérir (ou à *libérer* dans le catéchisme états-unien). L'arme qu'ils empoignent est devenue substitut du pénis : « *Mon fusil-mon copain / ma vie-mon vit* », martèlent en cœur les *Marines* mis en scène par Kubrick, ou encore « *Ça c'est mon flingue et ça, c'est mon dard / deux bons fusils, deux vrais pétards* », défilant une main sur la crosse, l'autre saisissant à pleine poignée leurs parties génitales.

17 – Alain Ehrenberg, *Le Corps militaire. Politique et pédagogie en démocratie*, Paris, Aubier, « *Resonances* », 1983, p. 25.

18 – Jean-Claude Polack, « *Incorporés* », in *Quel Corps ?*, n° 1 (« *Corps symboliques* »), mai 1988, p. 130-135.

19 – Voir Patrick Jarreau, « *Les plaintes pour viol se multiplient dans les unités américaines déployées en Irak* », *Le Monde*, 27 février 2004, ou encore Patrick Sabatier, « *L'armée américaine victime d'un déluge d'abus sexuels* », *Libération*, 17 décembre 1996.



Au cours de cette fabrication d'un « *corps nouveau* », s'effectue littéralement une incorporation, un ancrage corporel, des valeurs militaires et guerrières. Au travers d'un réassemblage et d'un « cuirassage » corporel, d'un remodelage du « *modèle postural* » (Schilder), se profile une anatomie, un montage corporel original, qui suit les lignes de force des canons de l'esthétique et de la discipline militaires. Une autre « *vérité du corps* » s'impose, celle d'un corps promu machine de guerre, arme de



Dessin de Matador

de destruction mise à disposition de l'état-major et du pays. Le corps du *Marine* fait désormais partie de l'arsenal militaire des forces américaines (« *Un soldat doit être comme une cartouche toujours prête au coup de feu* », disait Engels). Est à l'œuvre un « *réassemblage moïque des parties du corps unifiées sur le Corps, mythique et mystique, des "marines"* ». Car c'est l'avènement d'un corps collectif qui est poursuivi par cet *enseignement*. La réunification d'un corps parcellisé, fragmenté, son intégration, sa fusion au sein d'une *unité d'élite*, offre dès lors l'assurance d'une immortalité et ouvre la voie du sacrifice<sup>20</sup>. Le corps des *Marines* sans cesse se reconstitue, et repart au combat...

20 – Jean-Claude Polack, *op. cit.*

## Des « chiot de guerre » dressés pour tuer

*« Les gamins font de très bons soldats car ils n'ont peur de rien.  
Ils obéissent aux ordres, ne posent pas de questions  
et ils ne pensent pas à retourner vers leurs épouses ou leur famille. »*

Un officier de la rébellion congolaise<sup>21</sup>

Dans tout apprentissage moteur et ancrage des convictions, le mieux est de débiter dès le plus jeune âge, lorsque les corps sont malléables et les consciences embryonnaires. Lorsque l'attachement libidinal à un « chef » est particulièrement prégnant. Si entraîneurs et fédérations sportives l'ont vite compris et mis en application, il en est allé de même concernant le *drill* militaire dans nombre de pays. À commencer par la France où les Bataillons scolaires ont connu leurs heures de gloire, tout comme (en partie) le scoutisme, véritables propédeutiques à la formation militaire.

21 – Karen Lajon, « Les enfants de la mort en Sierra Leone », *Le Journal du Dimanche*, 14 mars 1999.



Nida Foudala, *Baby toys*

Toutefois, même si les gouvernements engagés dans des conflits longs et dévoreurs d'hommes ont puisé, au fur et à mesure des saignées, dans des tranches d'âges de plus en plus jeunes, aucun n'a autant instrumentalisé l'enfance et l'adolescence que certains *rebelles* ou «*saigneurs de guerre*» qui ont fait du conflit permanent une activité hautement lucrative.

Dans «*Les enfants soldats et usages de la violence au Mozambique*», Jean-Claude Legrand et Fabrice Weissman s'arrêtent sur le «*processus de socialisation guerrière*» utilisé par la RENAMO (Résistance Nationale Mozambicaine), pour faire de «*véritables combattants*» des jeunes garçons enlevés et incorporés de force. Leur transformation conjugue un entraînement militaire extrêmement brutal (séries d'épreuves douloureuses, marches forcées, bastonnades, jeûne, mise à l'isolement, etc.) et «*une initiation rituelle à la violence*» qui se caractérise par une «*transgression majeure des valeurs transmises durant l'enfance : mutilation ou meurtre d'un proche, incendie de la maison familiale*» notamment.

L'indifférence à la violence donnée passe également par une accoutumance à la souffrance d'autrui («*expositions fréquentes à des scènes de supplice exercées à l'encontre de leurs propres camarades ou d'autres personnes ayant commis une faute aux yeux de la RENAMO*»), et par une «*valorisation de l'acte de torture*». Le dressage à la férocité se clôt souvent par «*l'assassinat de sang-froid d'un des leurs, moins bon*

à l'exercice, ou de tout autre "fautif"». Le sacrifice est suivi d'une « cérémonie rituelle » célébrée par un médecin traditionnel qui signe l'intégration définitive au groupe des combattants. L'enfant accède au statut d'adulte et surtout de guerrier. Désormais, il participe au « partage des richesses conquises au cours des attaques » (nourriture, vêtements, femmes, etc.)<sup>22</sup>.

En Birmanie, pays considéré comme le plus grand « employeur » d'enfants-soldats au monde, « pour les endurcir un peu plus, il arrive qu'[ils] soient forcés à se badigeonner le corps avec le sang versé de leur victime et parfois même de le boire ». Ceux qui désobéissent ou rechignent à tuer sont promis à la mort. Ils n'ont pas le choix : « On nous demande de tuer un bébé. Si on refuse de le faire, quelqu'un d'autre le tuera, et nous tuera aussi », explique l'un d'eux<sup>23</sup>.

Au cours de cet asservissement, les adolescents sont « instrumentalisés en machines à tuer », note Mouzayan Osseiran-Houballah. Ils sont ainsi appelés *os instrumentalisados* au Mozambique, c'est-à-dire des « outils forgés pour donner la mort ». « Ils ne jouent pas à la guerre, ils sont la guerre. »<sup>24</sup> La culture de la violence qu'ils ont intégrée se caractérise par une totale indifférence aux souffrances infligées. Aussi se montrent-ils impitoyables et imprévisibles, capables d'actes démentiels. Cette barbarie « juvénile » fait partie intégrante de la tactique de la RENAMO qui cherche « à se construire une image d'inhumanité », une « image cauchemardesque [afin] d'instiller dans la population une peur paralysante et incapacitante ». Les atrocités, volontairement macabres, sont perpétrées devant témoins et souvent « ritualisées ». Le tout doit paraître « irrationnel et dénué de tout fondement ».

« Dans cette optique, l'utilisation de jeunes soldats pour commettre les atrocités apparaissait très fonctionnelle, notent Jean-Claude Legrand et Fabrice Weissman. Face à des enfants tuant et mutilant des civils sans exprimer la moindre hésitation ni le moindre doute, et tout à fait incapables d'entendre raison, les paysans étaient pris d'une peur panique qui les poussait à fuir dans le meilleur des cas, ou inhibait toute capacité de résistance, conformément à la stratégie recherchée par la guérilla. Aussi celle-ci a-t-elle affecté la plupart des jeunes soldats dans les unités chargées de terroriser les populations civi-

22 – Jean-Claude Legrand et Fabrice Weissman, « Les enfants soldats et usages de la violence au Mozambique », *Cultures et Conflits*, n° 18 (« La violence politique des enfants »). Dans le même numéro, voir de Farhad Khosrokhavar, « "Bassidje", auxiliaires juvéniles de la révolution iranienne ». Articles disponibles sur [www.conflits.org](http://www.conflits.org)

23 – Selon Human Rights Watch quelque 70 000 serviraient dans l'armée nationale, certains seraient enrôlés dès l'âge de 7 ans. Pierre Cossement, « Le problème des enfants-soldats », 9 avril 2003. Disponible à l'adresse suivante : [www.amnestyinternational.be/rubrique](http://www.amnestyinternational.be/rubrique).

24 – Mouzayan Osseiran-Houballah, *L'Enfant-soldat. Approche psychanalytique des enfants en armes*, Paris, Odile Jacob, 2003, p. 150 et 18.

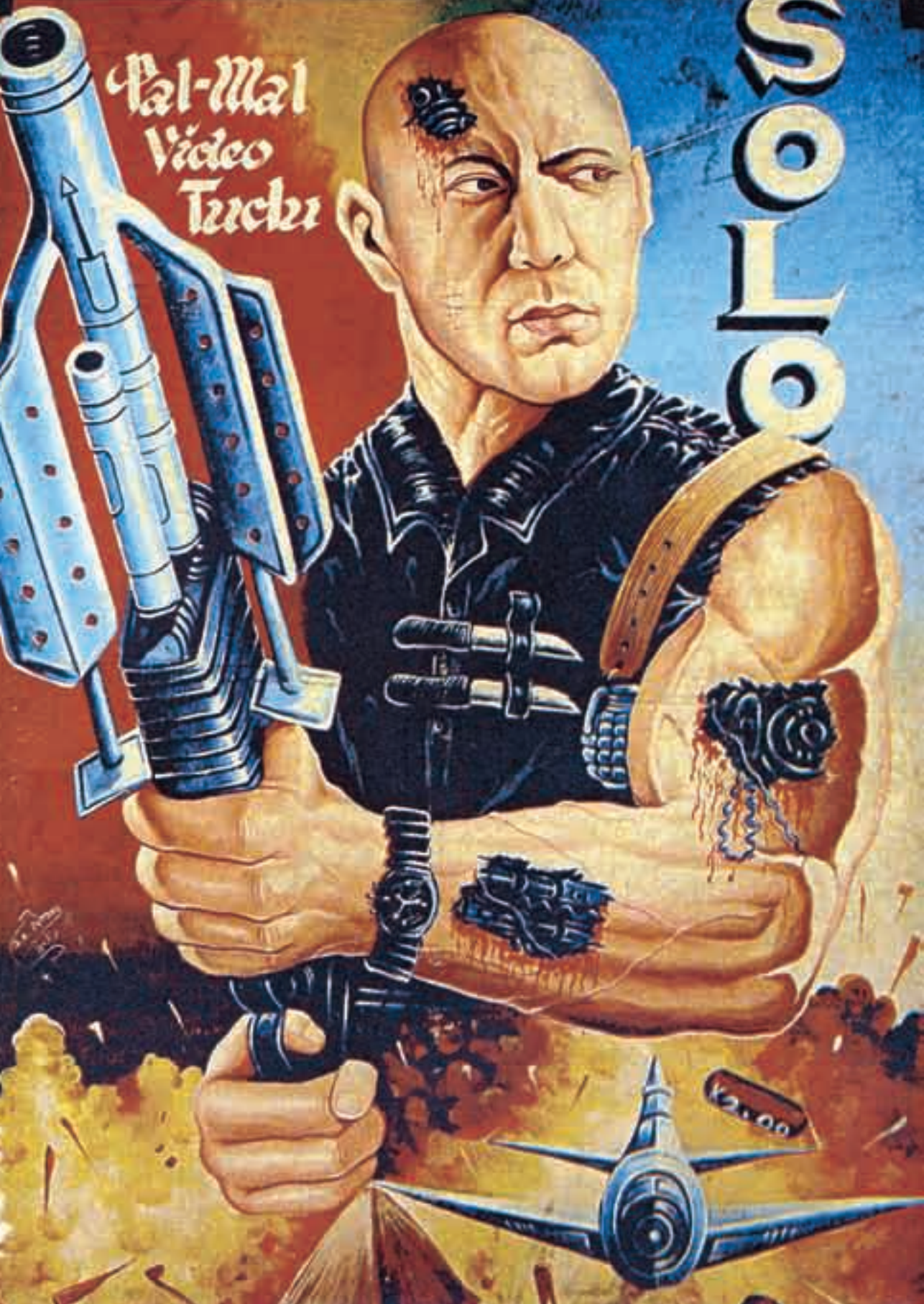
Dessin de Siné,  
Gouvernante





Pal-Mal  
Video  
Tapes

ROTOR





les. En 1991, Africa Watch révélait que les victimes de mutilations dans le Sud du pays estimaient l'âge de leur tortionnaire entre 8 et 15 ans. De même, les enfants-soldats étaient très craints des forces armées gouvernementales, qui redoutaient leur ardeur au combat, leur cruauté et les protections magiques qui semblaient les entourer. »<sup>25</sup>

Martin Monestier, qui aborde l'insensibilisation au meurtre des enfants-soldats du Liberia (estimés en 1996 à 25 000, dont 6 à 8 000 de moins de quatorze ans), note que «cet enseignement pervers semble d'une efficacité redoutable. "La violence de ces enfants-soldats est inconcevable et absolue. On ne peut ni les raisonner, ni marchander sa vie, ni demander pitié", témoignent des membres de l'Unicef et de diverses ONG.» Pour ces gosses, qui se donnent volontiers des noms de héros de bandes dessinées, faire la guerre relève d'un jeu où le corps de l'adversaire est traité comme un (mauvais) jouet sur lequel s'acharner. Selon le témoignage d'un ONG, «l'un des passe-temps favori consist[ait] à glisser des crânes humains sous les roues des véhicules pour les voir éclater»<sup>26</sup>. Le «bien» et le «mal» finissent par se confondre, le seul repère restant la pleine satisfaction de leurs chefs devant les actions meurtrières particulièrement horribles.

Outre leur instrumentalisation en monstrueuses machines à sacrifier des vies, les «chiots de guerre» (appellation employée en Ouganda) sont souvent utilisés comme boucliers vivants, et surtout comme démineurs. Tout comme les animaux, leur vie est considérée comme sans valeur. Si faire passer un troupeau de moutons sur un terrain était une «méthode sommaire» pratiquée en Afghanistan pour déminer<sup>27</sup>, dans nombre de conflits des animaux ont été sacrifiés à la cause guerrière. Les militaires russes furent ainsi les premiers à utiliser des «chiens kamikazes» pour briser l'encerclement de leurs unités, en détruisant les chars allemands. Préalablement dressés à aller chercher leur pitance sous des blindés, il suffisait de les faire jeûner un ou deux jours avant l'attaque pour que ces «auxiliaires dociles» affamés, et équipés pour l'occasion d'une mine fixée sur leur dos, se précipitent sous les chenilles des Panzer. En 1942, pour venir à bout des sous-marins allemands, la marine suédoise dressa des phoques et des otaries à nager sous les coques des sous-marins. Équipés le jour venu de mines à résonance électromagnétique, ils explosaient avec leur charge<sup>28</sup>.

De même, la crédulité des enfants-soldats, leur inconscience des réalités mortifères du combat, leur docilité, l'attachement à leurs chefs et leur intrépidité, sont mis à profit pour les envoyer se faire déchiQUETER.

En Iran, de jeunes *Bassidji*, totalement dévoués et, apparemment, sans crainte face à la mort, sont ainsi employés à des tâches à très hauts risques, comme le déminage. Le savoir-faire qu'ils dévelop-

25 – Jean-Claude Legrand et Fabrice Weissman, *op. cit.* Voir également, Jean-Pierre Langellier, «Enfants de guerre», *Le Monde*, 21 décembre 1993 et de Christian Geffray, *La Cause des armes au Mozambique. A d'une guerre civile* Paris, Karthala, 1990.

26 – Martin Monestier, *Cannibales. Histoire et bizarreries de l'anthropophagie. Hier et aujourd'hui*, Paris, Le Cherche Midi éditeur, 2000, p. 57-58.

27 – Cf. «À quand une planète déminée?», *Courrier International*, n° 619, 12-18 septembre 2002.

28 – Jean-Claude Arié (documentaire produit par), *Les Animaux et la guerre*, 1997. Voir également Martin Monestier, *Les Animaux-soldats. Histoire militaire des animaux des origines à nos jours*, Paris, Le Cherche midi éditeur, 1996, notamment p. 59-60.

29 – Bassidji : celui qui adhère à l'organisation Bassidje, « créée après le renversement du Chah par le nouveau pouvoir révolutionnaire pour mettre la jeunesse populaire au service de la révolution ». Voir Farhad Khosrokhavar, *op. cit.*

30 – Christophe Ayad, « La folie meurtrière d'une guérilla mystique oubliée », *Libération*, 25 février 2004. Les fillettes enlevées sont, elles, utilisées comme esclaves domestiques et sexuelles (car non contaminées par le virus du SIDA).

31 – Christian Lachal, « Roussettes et requins. Amis et ennemis », *L'Autre. Cliniques, Cultures et Sociétés*, Vol. 3, n° 1 (« L'ennemi »), 2002, Grenoble, La Pensée Sauvage, p. 36.

32 – Ils ne sont pas les seuls à être aveuglés d'images carnassières avant le départ au combat. Selon Maurice Cury, lors de la première Guerre du Golfe, « sans doute pour renforcer le moral des troupes, on projeta aux soldats de la 18<sup>ème</sup> armée des films où l'on voyait les corps des soldats irakiens se déchiquer, dans une nuit éclairée comme avec des projecteurs éblouissants ». Voir son texte « Guerre », in Patricia Latour, Maurice Cury et Yves Vargas, *Irak. Guerre, embargo, mensonges et vidéo*, Le Temps des Cerises, 1999, p. 99.

33 – Cf. Rémy Ourdan, « La guerre oubliée de la Sierra Leone. 2. Au cœur des ténèbres », *Le Monde*, 1<sup>er</sup> décembre 1999.

34 – Cf. Claire Mauss-Copeaux, *À travers le viseur. Algérie 1955-1962*, Lyon, Édelsa, 2003, « Portraits d'appelés », p. 18-27.

35 – G. I. sont les initiales de *Government Issue*, nom porté par le simple soldat de l'armée américaine. Pour Laurent Murawiec, ce surnom viendrait de *General Issue* (distribution générale), en référence au caractère *industriel*, fordien ou tayloriste, de leur fonction.

36 – Les États-Unis et le Royaume-Uni, comme nombre d'autres pays, continuent de recruter et d'enrôler des jeunes de 17 ans, voire de 16 ans. Des soldats britanniques de moins de 18 ans ont combattu et sont morts aux Malouines et au cours de la guerre du Golfe.

pent face à un danger extrême, et la reconnaissance qu'ils reçoivent en retour d'adultes, font que certains, bien que gravement blessés à plusieurs reprises, disent ne plus pouvoir s'en passer<sup>29</sup>.

L'armée du Myanmar (Birmanie) oblige, elle aussi, les *petits* à balayer les routes avec des branches d'arbres pour détecter et faire exploser les mines dissimulées. Des drogues (chanvre, crack) et de l'alcool leur sont donnés pour atténuer leur peur, et leur procurer une impression d'invulnérabilité. En Ouganda, cette sensation d'invincibilité est obtenue en recourant à des procédés « magiques » : les jeunes garçons enlevés, battus et drogués, sont « *enduits d'une eau et d'herbes censés les rendre invulnérables aux balles*, [avant d'être] *envoyés en première ligne* »<sup>30</sup>. Ainsi, sont-ils « *transportés dans une autre réalité* », comme le note Christian Lachal à propos des enfants-soldats de Sierra Leone qui « *ont reçu des drogues censées les immuniser contre les balles, les rendant "bullet proof"* »<sup>31</sup>. Des films d'action américains étaient, par ailleurs, souvent projetés aux *Small Boys* avant qu'ils ne partent tuer<sup>32</sup>. Armés tels des Rambo, gavés de rap, de « *musiques de gangsters* » et de drogues, ils sortaient de la brousse, déterminés à s'en prendre à des adultes (paysans, citadins) impuissants et totalement apeurés. Les razzias d'une violence inouïe qu'ils menaient portaient des noms de baptême sans ambiguïté, comme *Pay Yourself* ou encore *No Living Things*, « *seules les plantes avaient [alors] le droit de survivre* »<sup>33</sup>.

Cette mise en exergue de l'utilisation des enfants-soldats ne doit pas faire oublier que ce sont toujours des gamins, des gosses, que des stratèges (au fait de la boucherie qu'est la guerre) lancent à l'assaut, envoient au casse-pipe, profitant de leur insouciance, de leur ferveur juvénile, de leur immaturité (leur *bêtise*), mais aussi et surtout de leur incapacité à se défausser. C'est soi-disant la fleur au fusil que les « *enfants de la patrie* », les *Bleuets* et autres *pioupious*, sont montés au front se faire décimer. C'est pensant partir en *vacances* (découvrir des pays exotiques) que des appelés, des « *petits rigolos* » de tout juste 20 ans<sup>34</sup>, ont été envoyés *pacifier* l'Algérie.

Quant aux GI's<sup>35</sup> actuellement en Irak, ce sont des « gamins »<sup>36</sup>, caparaçonnés dans des gilets et des casques pare-balles, bardés de protections en Kevlar, « confiants » en l'indestructibilité de leur harnachement, qui patrouillent. Or, si effectivement cette armure moderne les protège des éclats meurtriers (ainsi beaucoup qui sans ces protections seraient morts survivent aux explosions), leurs points de faiblesse sont situés aux jointures : moins de morts certes à déplorer (côté américain), mais beaucoup plus de blessés graves, tout un cortège d'amputés, d'estropiés.

L'archétype de l'embrigadement d'une jeunesse, prête à mourir pour *son* Führer, reste très certainement l'endoctrinement nazi.

À Stalingrad (septembre 1942-février 43), les « *enfants d'Hitler* » furent ainsi sacrifiés par milliers pour prolonger une bataille d'évi-

dence perdue. Plusieurs années après, un soldat Russe témoignera du choc que fut pour lui et ses camarades, rompus aux duretés du combat, la vue de *garçonnetts* de 14-15 ans, affublés de capotes bien trop larges, qui, totalement fanatisés, leur tiraient dessus au lance-grenade, et «*allaient à la mort sans se soucier d'eux-mêmes*».

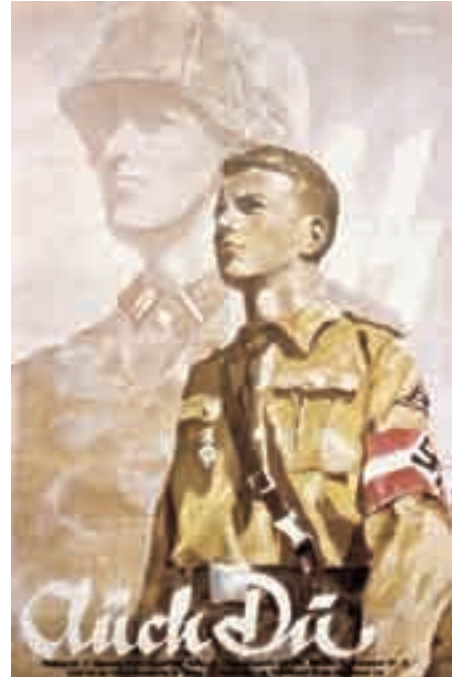
Fin avril 1945, dans Berlin investi par les troupes soviétiques, Artur Axmann (le chef de la jeunesse du Reich) refusera de capituler, mettant un point d'honneur à ce que la jeunesse qu'il avait formée se batte jusqu'au dernier (il proposa même au Führer, avant que celui-ci ne se suicide, de tenter une sortie hors de son bunker en s'entourant d'une cohorte de jeunes hitlériens, véritable bouclier humain). Des bataillons exclusivement composés d'enfants, sans réelle expérience du combat, mais seuls encore capables de croire en une possible victoire, furent chargés de résister à l'entrée des troupes de Staline. Axmann, selon son estafette particulière, «*ne voulait pas que des jeunes hitlériens combattent dans des unités communes avec les anciens ; ce qu'il voulait absolument empêcher, c'est que les anciens disent aux jeunes : "Tout ça c'est de la merde, essayons seulement de sauver notre peau", et qu'ils sortent de ce foutoir.*»

Des commandos, composés de gamins, furent ainsi livrés au feu soviétique pour tenir, dans un bain de sang, les ponts sur l'Havel, seule issue possible pour la fuite des soldats défaits vers l'Ouest. C'est ainsi, rapporte l'un d'eux plusieurs années après, que des «*assassins de Juifs*» comme Himmler purent se sauver.

Si ces enfants pouvaient «*marcher dans cette combine*» (comme le constate Gregor Dorfmeister, auteur du roman *Die Brücke*, 1958)<sup>37</sup>, c'est que, dès le plus jeune âge, leur génération avait été gorgée d'idéologie raciale et formée à l'obéissance militaire. C'est dans des écoles spécialement organisées que la formation et l'endoctrinement (déjà à l'œuvre dans tout le système scolaire<sup>38</sup>) s'effectuaient. Dans le cadre des Jeunesse hitlériennes (*Hitlerjugend*<sup>39</sup>) et dans les internats des Napola (NPEA, établissements d'éducation politique nationale) fut forgée une future élite guerrière et obéissante, une jeunesse voulue *dure* et *inflexible*, constituée de rentredans entièrement dévoués à leur idole, Adolf Hitler<sup>40</sup>.

Dans cet élevage en masse de futurs combattants, prêts à s'immoler, pour servir jusqu'au bout le national-socialisme, se retrouvent les mêmes méthodes d'endurcissement et de déshumanisation que celles précédemment décrites chez les *boys*, et les enfants-soldats :

– Entraînements éreintants, vie à la dure, pugilats sauvages (des sections d'élèves plus âgés étaient délibérément confrontées à des plus jeunes afin de leur infliger une sévère déroutée), exercices



«*Toi aussi*»,  
Affiche, Bundesarchiv, Koblenz

37 – Les informations et citations qui précèdent ont été empruntées à un documentaire réalisé par Stefan Brauburger et Susanne Stenner, *Hitlers Kinder. Opferung (La jeunesse sous Hitler: La guerre)*, ZDF-Enterprises, 2000.

38 – En 1938, Julius Streicher s'adressait en ces termes aux enseignants de Nuremberg : «*Dites-le aux enfants : le juif pourrit l'humanité. Inculquez leur une saine colère, une haine véritable. Dites aux enfants : oui, c'est à coups de fouet qu'il [Hitler] les a foutus dehors ! Produisez cette haine !*»

39 – L'adhésion à la *Hitlerjugend* fut rendue obligatoire pour les jeunes de 10 à 18 ans par une loi du 1<sup>er</sup> décembre 1936.

40 – «*Les adolescents ne sont que des "pions" qui répondent inconsciemment à un appel "filicide" de la part de pères (chefs, idoles, politiciens) qui alimentent la tuerie, la haine et la vengeance sous couvert d'idéologie*», analyse Mouzayan Osseiran-Houballah, *op. cit.*, p. 186.

périlleux (sauter dès l'âge de 12 ans avec tout un barda d'un plongeur de 10 mètres, ou se jeter dans le vide sans connaître le lieu de réception), etc. ;

– Cohésion du groupe dans des actions brutales dirigées contre des camarades «indociles» : passage à tabac des traînants, des indisciplinés, de ceux se faisant simplement remarquer. Juste avant de partir au combat un contingent sera forcé d'assister à l'exécution de trois autres garçons de leur âge (17 ans), accusés d'avoir «fauté» ;

– Soumission totale à l'autorité et endurcissement par l'application de punitions *bestiales* sanctionnant tout acte d'indiscipline, tel ce supplice infligé à des gamins «*envoyés à la campagne*» : celui qui désobéissait était enfermé dans des tinettes placées en plein soleil. Les parois de bois étaient transpercées par d'énormes clous qui empêchaient de s'asseoir ou de s'appuyer. Le puni était obligé de se maintenir debout de longues heures dans la pestilence, sans céder à l'épuisement au risque de se blesser ;

– Insensibilisation à la mort donnée et accoutumance à exécuter des actes de pure barbarie, comme décapiter des poulets, égorger des lapins, tourner la tête à des pigeons ;

– Au final, adoubement chevaleresque empli de mysticisme : au terme de leur formation, les élèves des Napola recevaient des mains d'un aîné, un *Poignard d'honneur*, sur la lame duquel était gravée la devise : «*Plutôt être que paraître*». La cérémonie se déroulait devant la section entière, au garde-à-vous. Celui qui remettait le signe d'agrégation s'adressait en ces termes au nouvel élu : «*Je te remets cette arme, signe extérieur de ton appartenance à notre communauté. [...] Si l'un de nous devait tomber, l'autre serait là pour deux.* [Passage repris en chœur par l'ensemble des enfants] *Car à chaque combattant, Dieu a donné un camarade.* »<sup>41</sup>

Ainsi, comme dans tous les commandos de choc, un esprit de corps est mis en avant, et, avec, l'illusion d'une surpuissance, d'une indestructibilité, conférée par la certitude d'appartenir à une entité transcendante, qui sans cesse se reconstitue pour poursuivre son combat. Celui qui disparaît est immédiatement remplacé par un autre lui-même. Ceux qui font partie d'un corps d'élite ne meurent donc jamais tout à fait... Ils sont disposés au sacrifice suprême, auquel ils «*sont désormais conviés*»<sup>42</sup>.

Pris dans un tel carcan, celui qui résiste à cette transformation (que son corps ne puisse suivre l'intensité de la *préparation*, ou qu'il n'accepte plus ce bourrage de crâne) n'a que le suicide pour échappatoire. C'est ainsi que, selon un témoin, un élève des Napola mit fin à un régime qu'il ne supportait plus, en se plantant dans le cœur son *Poignard d'honneur*. Dans *Full Metal Jacket*, *Grosse Baleine* qui était devenu une charge pour toute sa section

41 – Informations et citations extraites du documentaire de Jörg Müllner, *Hitlers Kinder. Zucht* (La Jeunesse sous Hitler. Discipline), ZDF-Enterprises, 2000. Voir aussi Werner Klose, *Histoire de la jeunesse hitlérienne. Une génération au pas de l'oie*, Paris, Albin Michel, 1966.

42 – Jean-Claude Polack, *op. cit.*, p. 135.



(à tel point que celle-ci l'avait un soir copieusement rossé) tue son officier avant de se suicider avec Charlène, «*son arme chérie, sa compagne*»<sup>43</sup>.

Si Baleine met fin à ses jours en retournant contre lui l'arme qui faisait son malheur, ailleurs de jeunes miliciens «*candidats-martyrs*», vêtus de tenues et de cagoules blanches, défilent la taille sanglée de ceintures d'explosifs (factices en la circonstance), promettant de se faire exploser pour une «*juste*» cause. Le potentiel suicidaire d'une jeunesse fanatisée est exalté pour être utilisé contre un ennemi, un occupant, totalement abhorré. Des adolescent-e-s sont endoctriné-e-s et formé-e-s à accomplir des attentats en actionnant, au bon endroit, le détonateur de la charge dévastatrice dont ils sont porteurs. La désespérance de jeunes gens est récupérée, voire entretenue, et exploitée à des fins destructrices.

## *Faire de son corps une bombe et se réaliser dans la figure du martyr*

«*J'ai toujours souhaité faire de mon corps un obus mortel contre les sionistes et frapper à la porte du paradis avec le crâne d'un sioniste*», déclarait, un fusil à la main, une mère de deux enfants, dans une vidéo filmée peu avant de se faire exploser à un poste de contrôle d'Erez, au milieu de soldats et d'agents de sécurité israéliens. C'était en janvier 2004, elle se revendiquait de la branche armée du Hamas (parti islamiste palestinien), et rêvait depuis l'âge de treize ans du «*martyre pour la cause palestinienne*»<sup>44</sup>.

Le corps humain bardé d'explosifs représenterait la «*bombe intelligente*» par excellence, capable de s'approcher au plus près de son objectif, jusqu'à le côtoyer avant d'être actionnée à l'instant le plus propice. C'est par cette formule que les officiers de sécurité israéliens les désignent, «*car elles disposent d'un système de guidage humain – le candidat au suicide – et sont dirigées à distance par une intelligence plus puissante encore*». «*C'est le missile le plus précis qui soit. Le candidat au suicide peut choisir exactement l'endroit où il va se placer dans un restaurant avant de se faire sauter*», remarque le major Eival Gilady, responsable de la planification stratégique de l'armée israélienne. »

Aussi l'être humain est-il le «*système de livraison*» préféré des terroristes qui ne disposent pas de missiles suffisamment sophistiqués pour porter la mort là où bon leur semble, comme peuvent se le permettre des pays riches. Il est l'arme bon marché de ceux qui occupent la place du «*pauvre*» dans les guerres asymétriques contemporaines<sup>45</sup>.

Les avantages tactiques et les bénéfices politiques de ces attaques suicides sont, en effet, nombreux par rapport à la «*modicité*» de

43 – *Ibidem*.

Les recrues devaient choisir un nom de fille pour leur arme, dès que celle-ci leur était donnée.

44 – Jean-Luc Allouche, «*Quatre morts dans un attentat kamikaze au Nord de Gaza*», *Libération*, 15 janvier 2004. Dans leurs rêves, nombre de très jeunes palestiniens se verraient se faisant «*exploser sur un marché en Israël*». Grande risque d'être alors la tentation d'«*utiliser le potentiel suicidaire de ces gosses*». Cf. Yediot Aharonot, *Courrier International*, n° 559, 19-25 avril 2001.

45 – Voir de Barthélémy Courmont et Darko Ribnikar, *Les Guerres asymétriques. Conflits d'hier et d'aujourd'hui, terrorisme et nouvelles menaces*, Paris, PUF, «*Enjeux stratégiques*», 2002.

l'investissement. « *C'est une opération simple et peu coûteuse, résume un expert israélien, pas besoin de prévoir des itinéraires de fuite. Un grand nombre de victimes et de gros dégâts sont garantis. Pas de crainte que les terroristes soient interrogés et livrent des informations importantes, puisque leur mort est certaine. Et un énorme impact sur le public et dans les médias.* »<sup>46</sup>

Il ne reste qu'à repérer, recruter et former, les futur-e-s candidat-e-s disposé-e-s à se faire exploser en toute lucidité, presque sereinement, dans des lieux publics. Les *martyrs* ne sont nullement ivres, drogués ou atteints d'une maladie incurable. Ils sont en parfaite santé physique et ne se sacrifient pas pour accélérer une mort certaine en la rendant « utile ». Ils sont, avant tout, « *mus par un ressort idéologique* », et pleinement conscients de leurs actes<sup>47</sup>. Aussi appliquent-ils sans hésiter les instructions standard : « *Choisis la foule la plus dense que tu puisses trouver, avec femmes, enfants, vieillards et bébés. Et appuis sur le bouton rouge.* »<sup>48</sup>

Matraquage idéologique, pressions mystico-religieuses et propagande ultra-nationaliste se conjuguent, s'imbriquent, se relaient, pour faire naître et construire des *martyropathes*. Farhad Khosrokhavar montre ainsi comment en Iran des prédicateurs itinérants procèdent pour susciter des vocations de martyrs parmi les lycéens. La jeunesse se voit tout d'abord « *accorder une place fondamentale dans la nouvelle religiosité* ». Un rôle salvateur lui est conféré, une destinée exceptionnelle qui la hisse au-dessus des adultes. Car, seule sa pureté est capable de transcender l'impuissance des pères : « *Vous êtes jeunes, vous êtes purs et non-souillés par le péché, vous pouvez aller au front ; nous, nous sommes pêcheurs, nous ne pouvons pas nous racheter par le martyre !* », prêchait l'un d'eux. La mort au combat leur est présentée comme *suave* et préférable à une vie monotone et indigne dans un monde d'impie. Elle est la seule manière de racheter les fautes du passé (celles des aînés) et de réaliser « *le rêve révolutionnaire, irréalisable dans la vie* »<sup>49</sup>. Aussi, le salut et une longue glorification sont-ils offerts à ceux qui savent sacrifier leur corps pour la sauvegarde de tous. « *Un homme jusqu'alors obscur sait qu'il deviendra une légende – et un modèle qui en inspirera d'autres...* »<sup>50</sup> Son immolation est exemplifiée, elle devient « *une source d'inspiration* » (Jean-François Mayer). Le corps du néo-martyre-juvénile devient le symbole et l'arme d'une lutte communautaire. C'est un corps glorieux, une icône autour de laquelle se cristallise et est revendiquée une nouvelle identité nationale. Le martyrisme palestinien, par exemple, réactualise un thème hérité de la tradition islamique (le *shahid*, martyr) tout en le mettant au service d'une cause nationaliste<sup>51</sup>.

Les *croyants* qui, par cette « *explosion sacrée* » (dixit l'un d'eux), frappent profondément l'ennemi sont persuadés d'atteindre « *la félicité éternelle* » et d'entrer directement au Paradis. Le survivant

46 – Cité par Jean-François Mayer, « La question des attentats suicides : tactique ou théologie ? », 14 mai 2002. Disponible sur [www.terrorisme.net](http://www.terrorisme.net)

47 – Voir François Géré, *Les Volontaires de la mort. L'arme suicide*, Paris, Bayard, 2003. Notamment « Fabrication et mise en scène des corps martyrs », p. 171-179.

48 – Suzanne Gomdenberg, « Être kamikaze, gagner le paradis et 25 000 dollars » (*The Guardian*, Londres), *Courrier International*, n° 618, 5-11 septembre 2002, p. 46.

49 – Farhad Khosrokhavar, « "Bassidje", auxiliaires juvéniles de la révolution iranienne », *op. cit.* Du même auteur, « Chiisme mortifère, le combattant de la foi », *L'Homme et la Société*, n° 107-108, 1993, et *Les Nouveaux martyrs d'Allah*, Paris, Flammarion, 2002.

50 – Jean-François Mayer, *op. cit.*

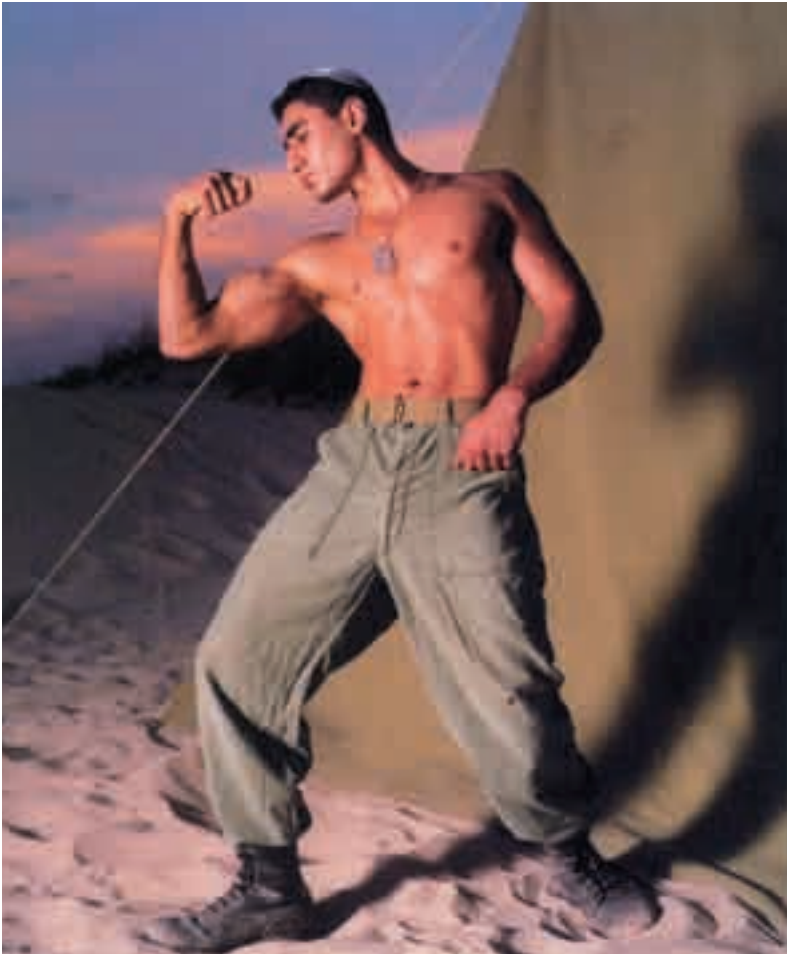
51 – Séverine Labat, « Islamisme et violence : le cas de la Palestine (3) », *Cultures et Conflits*, n° 29-30 (« Un nouveau paradigme de la violence »). Consultable sur : <http://conflits.revues.org>

d'une opération ratée explique ainsi : « *Alors, en pressant le détonateur, vous pouvez tout de suite ouvrir la porte du Paradis – c'est la voie la plus courte vers le ciel.* »<sup>52</sup>

Lors de la guerre Iran-Irak (1980-1988), des clefs en plastique, censées ouvrir la porte sacrée s'ils succombaient à une mort de martyr, étaient distribuées aux jeunes enfants chargés de déblayer les champs de mine. Confiants, des gosses s'exécutaient, une clef autour du cou.

Pour promouvoir les attentats-suicides (la *Shahada* : la mort pour Allah), le Hamas assortit cette promesse d'une récompense céleste plutôt affriolante : l'accueil réservé au jardin des délices par 72 *houris* (ou seulement 70 selon les sources), jeunes filles à la virginité intacte et aux « *beaux yeux noirs* » ! Les épousailles garanties sont une sorte de dédommagement, uniquement réservé à ceux qui se sont sacrifiés par devoir religieux (pour le *djidah*). Cette pers-

52 – Jean-François Mayer, *op. cit.* « *Nous sommes fiers de notre arsenal de croyants* », précisait un candidat au martyr.



Adi Nes

53 – Voir de Ibn Warraq, « Une interprétation originale du Coran. Y a-t-il des vierges au paradis islamique ? », *Courrier International*, n° 591, 28 février-6 mars 2002, p. 42-42.

54 – Marcus Itamar, « 72 Vierges “Aux yeux noirs” pour récompenser les “Martyrs”. C’est ce qu’enseignent à nouveau les médias de l’Autorité Palestinienne », *Palestinian Media Watch*, janvier 2004. Sur [www.nuitdorient.com](http://www.nuitdorient.com)

55 – Depuis les Vikings, les héros germaniques morts au combat avaient le privilège d’être accompagnés jusqu’au *Walhalla* (palais des morts et sorte de paradis pour guerriers valeureux) pour festoyer avec leurs ancêtres, par les *Walkyries*, des guerrières redoutables, elles aussi belles et vierges, et selon certains auteurs chargées de les satisfaire. N’étaient-elles pas également appelées *Oskmey* : « *La jeune fille qui réalise les désirs* »...

56 – Cité par Ibn Warraq, *op. cit.*, p. 43.

pective n’est pas sans effet sur les vocations de jeunes hommes, plus enclins à convoler avec ce lot de vierges aux yeux de biches et aux longues robes blanches (« *pareilles aux perles dans leur nacre* », dixit le Coran)<sup>53</sup>, qu’avec une femme terrestre. D’autant que des sermons télévisés, mais aussi des clips vidéos particulièrement suggestifs sont diffusés sur ce thème à la télévision officielle palestinienne<sup>54</sup>.

Aussi, selon la rumeur, avant de commettre un attentat-suicide, les futurs élus entoureraient leurs organes génitaux de bandages « protecteurs ». Il faut dire que les *houris* seraient éternellement consentantes, offrant en signe de bienvenue une virginité qui n’a de cesse de se renouveler...<sup>55</sup> Pour profiter pleinement de cette abondance de plaisirs sexuels (et des sensations délicieuses offertes par tous ces « *vagins accueillants* »), certains érudits, commentateurs du Coran, vont jusqu’à assurer au nouvel arrivant une érection inépuisable, illimité, et sans doute intarissable : « *Le pénis des élus ne faiblit jamais, l’érection est éternelle* »!<sup>56</sup>

Lors de l’explosion de l’usine AZF (Toulouse, 21 septembre 2002), ceux qui penchaient pour la thèse de l’attentat soulignèrent que l’examen du corps de l’une des victimes (Hassan J. manuten-



Adi Nes



tionnaire intérimaire, récemment tombé, selon les Renseignements Généraux, sous l'influence d'un groupe islamique à «*tendance afghane*») portait plusieurs couches de sous-vêtements ! Ce «*singulier harnachement (un pantalon, un short, un slip, deux caleçons)*» constitue d'ailleurs l'un des arguments avancés par les défenseurs de la piste terroriste, contre celle (officiellement retenue) de l'accident<sup>57</sup>.

Depuis peu, les femmes ne sont plus oubliées par une propagande qui s'adapte à leurs supposés désirs, leur faisant miroiter l'accès à une infinie séduction. Une fois au paradis, leur charme surpasserait même celui des *houris*, ces rivales de l'au-delà. Dans *Shahidas. Les femmes kamikazes de Palestine*, Barbara Victor rapporte que le cheikh Ahmed Yassine (guide spirituel du Hamas), impressionné par le succès et la popularité de la première *shahida* au sein de la population palestinienne, édicta une *fatwa* favorable aux *shahidas*. Le décret religieux promettait que «*les femmes qui commettent un attentat suicide et tuent des Juifs sont récompensées au paradis en devenant encore plus belles que les soixante-douze vierges promises aux hommes martyrs*»...<sup>58</sup>

Outre la promesse d'un divin lifting pour les femmes et d'un «*lupanar*» pour les hommes, ce sont des intérêts plus matériels, principalement financiers, qui aident les jeunes déshérité-e-s à franchir le pas. Notamment l'assurance que leur famille recevra une somme d'argent suffisante pour la mettre à l'abri du besoin (l'Irak aurait ainsi envoyé des primes de vingt-cinq mille dollars aux familles de martyrs, tandis que l'Autorité palestinienne lui verserait une pension à vie de quelques centaines de dollars par mois).

Les femmes qui acceptent de s'engager dans des missions à hauts risques, ou de mourir le jour venu, se voient quant à elles offrir des privilèges habituellement réservés aux hommes, comme des facilités pour s'inscrire à l'université, ou l'autorisation de poursuivre des études. Car, si des jeunes femmes palestiniennes sont désormais prêtes à se faire exploser en Israël, «*ce n'est pas tant par désespoir d'une situation politique que par impossibilité de pouvoir vivre dignement en tant que femmes dans leur société*». Devenir martyr leur permet de se faire reconnaître dans une société où elles sont constamment soumises (culturellement, socialement, légalement) à l'autorité masculine<sup>59</sup>. «*Son sac d'explosif est la plus belle chose qu'une femme puisse recevoir*», pouvait-on lire dans un quotidien jordanien<sup>60</sup>.

Barbara Victor a enquêté sur les motifs et les itinéraires de quatre femmes «*qui ont choisi d'assassiner au nom d'Allah et de la Palestine*». Elle montre que les hommes qui les ont recrutées (souvent des proches qu'elles estimaient) leur ont présenté ce sacrifice comme l'unique moyen de racheter les «*erreurs*» qu'elles (ou l'un des membres de leur famille) avaient commis, et de laver



«*Nous veillons par-dessus les remparts*»,  
Affiche, Musée de la guerre,  
Vincennes, Université de Paris,  
Archives Idées et Editions

57 – Cf. «*Nouvelles révélations dans l'affaire AZF*», *Le Nouvel Observateur*, 16 janvier 2003.

58 – Barbara Victor, *Shahidas. Les femmes kamikazes de Palestine*, Paris, Flammarion, 2002.

59 – Quelques minutes avant de se faire exploser à un poste de contrôle à Jérusalem, l'une d'elles avait téléphoné à sa mère pour s'excuser d'être sortie sans son autorisation ! Sur toutes ces informations, voir Sonia Sarah Lipsyc, «*Les femmes kamikazes de Palestine*». Article disponible à l'adresse suivante : [www.refractaires.org/resistance-feminine/en-palestine.htm](http://www.refractaires.org/resistance-feminine/en-palestine.htm)

60 – Cité par Barbara Victor, *op. cit.*, p. 40.



Dessin de Siné, *Oculiste*

par cet acte exceptionnel le déshonneur qui rejaillissait sur l'ensemble des leurs. Le désespoir de ces jeunes femmes sans avenir, dont la plupart étaient traitées comme des parias (répudiées car stériles, ou parce que tombées enceintes sans être mariées), est ainsi instrumentalisé par des hommes pour les pousser vers une mort présentée comme *glorieuse*. Cet insigne *honneur* leur confère une reconnaissance... posthume, «*comme si l'égalité ne pouvait s'obtenir que dans la mort*»<sup>61</sup>.

Le 27 janvier 2002, Yasser Arafat prononça, à Ramallah, un discours tout spécialement destiné aux Palestiniennes. Il y proclamait l'égalité entre les hommes et les femmes qu'il investissait d'une mission nouvelle et capitale dans la lutte armée : «*Vous êtes mon armée de roses qui écrasera les tanks israéliens*» !

Les femmes étaient promues en première ligne, et se devaient de donner l'exemple. «*Shahida jusqu'à Jérusalem*», avait-il conclu, martelant cette injonction jusqu'à être repris en chœur par une foule au poing levé. Le lendemain de cette déclaration fut officiellement créé une unité de femmes kamikazes. Une cassette vidéo, dans laquelle une femme voilée expliquait comment s'équiper et se préparer pour un attentat suicide, circula dans les territoires occupés et à Gaza. «*Nous sommes prêtes à mourir à égalité avec les hommes*», assénait-elle pour finir. Ainsi, en répondant à cet appel au sacrifice, la femme devient «*un combattant à l'égal des hommes*». Elle acquiert, par là même, un rôle national<sup>62</sup>.

La première *shahida*, Wafa Idris, ne fut d'ailleurs très certainement pas choisie au hasard. Elle appartenait à la classe la plus défavorisée économiquement et socialement de la communauté palestinienne, ce qui provoqua «*un véritable culte de Wafa* » en son sein. «*Dans tout le monde arabe, les enfants des écoles primaires et les adolescents scandèrent le nom de Wafa chaque matin avant le début des cours* ». Les organisations sociales et religieuses la présentèrent comme l'exemple de la «*nouvelle race de femmes palestiniennes*»<sup>63</sup>.

En Tchétchénie, c'est le désespoir de femmes anéanties par des épreuves extrêmes qui est récupéré à des fins «terroristes». Celles que l'on appelle désormais les «*veuves en noir*» sont en majorité des jeunes filles qui ont assisté, impuissantes, à la mort de leurs maris, de proches ou d'amis, au pillage et au saccage de leurs habitations, par des détachements soviétiques, agissant en toute impu-

61 – *Idem*.

62 – *Idem*, p. 18 et 49-50.

63 – *Idem*, p. 28, 31 et 47.

nité. Bien souvent elles ont été violées. Toutes se disent prêtes à porter à l'ensemble du peuple Russe, tenu pour responsable de leurs souffrances, les coups les plus meurtriers<sup>64</sup>. Aussi les « rebelles » les considèrent comme la meilleure arme dont ils disposent. Une « nouvelle arme » qu'ils doivent tenir secrète, protéger et bien cacher.

Les résistants Tchetchènes ne sont pas les seuls à trouver chez les femmes des dispositions à être des porteuses de bombes. En Palestine, c'est leur capacité à séduire qui est mise à profit pour tromper les vigillances aux postes de contrôle : « Avec ses yeux de biche noisette, ses longs cheveux ondulés et son doux sourire, parfaitement maquillée et manucurée [...] personne n'aurait pu imaginer qu'elle transportait dans son sac à dos dix kilos d'explosifs entourés de clous pour rendre l'explosion encore plus mortelle. »<sup>65</sup>

Les Tigres tamouls (qui détiennent le record du nombre d'attentats-suicides commis durant ces vingt dernières années) recruteraient aujourd'hui en majorité des femmes dans le corps d'élite des *Tigres noirs* (se préparant au suicide), car les porteuses de bombes sont moins repérables. Moins contrôlées et fouillées que les hommes, elles peuvent dissimuler plus aisément des explosifs sous leurs amples vêtements, et dire le cas échéant qu'elles sont enceintes...<sup>66</sup>



Dessin de Selçuk, 1989

## **Banzai! Se sacrifier les yeux grands ouverts!**

Même si les opérations suicidaires des néo-martyrs sont à distinguer de celles des kamikazes japonais qui s'attaquaient uniquement à des cibles militaires (alors que dans le cas des terroristes, ce sont d'innocents civils qui restent la cible privilégiée, choisie pour choquer justement par son caractère *aveugle*), les ressorts affectifs activés et les pressions psychologiques exercées sont fort proches.

Le « sacrifice consenti » des kamikazes japonais a lui aussi été organisé, planifié, et ordonné, en réquisitionnant la foi patriotique, en manipulant les enthousiasmes juvéniles et en mettant les

64 – Goulia Khaïroullina, « Rencontre avec la jeune Malika, apprentie kamikaze qui veut punir les Russes » [*Novaja Gazeta*, Moscou], *Courrier International*, n° 674, 2-8 octobre 2003.

65 – Barbara Victor, *op. cit.*, p. 43.

66 – Jean-François Mayer, *op. cit.*

«volontaires» face à l'impossibilité de se défilier. Les « *suicides offensifs par auto-explosion* » de quelque 5 000 pilotes d'une vingtaine d'années ont été exaltés, encadrés, rendus incontournables.

Leurs « supérieurs » les ont convaincus que cette mort était l'expression même de « *l'âme de la race japonaise* », tout en les menant dans une impasse : celui qui refusait l'une de ces missions sans retour possible n'était qu'un couard qui se déshonorait, pire, déshonorait ses pairs, sa famille, et la mère patrie.

C'est face à l'absolue nécessité d'abattre les B-29 américains (ces Superforteresses volantes, hérissées de tourelles de tir) que certains pilotes japonais, impuissants à assurer la protection aérienne des navires qui leurs étaient confiés, aveuglés par la rage, face à l'invulnérabilité *exaspérante* de ces monstres, lancèrent leurs appareils contre les bombardiers géants en d'ultimes tentatives<sup>67</sup>.

En 1944, ces sacrifices volontaires, qui jusque-là n'avaient relevé que de l'exploit individuel, de guerriers acculés, présentant leur défaite et leur mort imminente, « *échappèrent à l'improvisation, à l'émotion d'un moment, pour devenir massifs, réguliers, systématiques* »<sup>68</sup>.

La brusque décision, prise par quelques-uns, de s'autodétruire (beaucoup d'autres préférant, face à la puissance de feu des chasseurs et des bombardiers américains faire demi-tour) pour tenter de venir à bout d'un ennemi bien plus fort, se révéla pour les états-majors comme la « *dernière chance* », lorsque la guerre entrera dans « *sa phase désespérée* ». Le 9 mars 1945, sans être inquiétées par l'aviation japonaise, des escadrilles de B-29 déversèrent des milliers de bombes incendiaires sur Tokyo, notamment ses quartiers populaires, y semant désolation et consternation. Il devenait vital de détruire à coup sûr les ponts d'envol des porte-avions ennemis, de couler un maximum de ses bâtiments et, si possible, d'infliger de si amples dégâts à la flotte américaine que, terrorisée, elle stoppe son avancée.

Cette mise en jeu paroxysmique du corps (d'un corps jeune, tout en vitalité), dont on sait qu'il va brutalement être saccagé, se volatiliser, est caractéristique des situations de grand désespoir où la mort violente apparaît (ou est présentée) comme la seule issue. Autant alors qu'elle soit « utile » et emporte avec elle les forces vives de l'ennemi. Pour le Japon, cela constituait « *le dernier espoir, comme le signifiait le nom dont on désigna ces unités : shimpû ou kamikaze* »<sup>69</sup>.



Rémi, extrait de *La Der des der* L'Impubliable

67 – Excédé par les « *silhouettes arrogantes des pilotes ennemis* », qu'aucune de ses *Ice-candies* (nom donné au balles traçantes) ne pouvaient atteindre, Ryuji Nagatsuka (aspirant-pilote) avouera : « *Un instant, sous l'impulsion de la colère, j'ai désiré abattre un adversaire en sacrifiant ma vie* ». Le combat aérien n'exige-t-il pas « *le mépris absolu de la mort* » ? Ryuji Nagatsuka, *J'étais un kamikazé. Le chevalier du Vent divin*, Paris, La Guilde du Livre, 1972, p. 181-182.

68 – Maurice Pinguet, *La Mort volontaire au Japon*, [1984], Gallimard, « Tel », 1991, p. 253.

69 – *Idem*, p. 254.



En octobre 1944 avaient ainsi été créées des « *Unités spéciales d'attaque par choc corporel* ». « *Pour la première fois, il s'agissait de choisir une mort absolument certaine à tête reposée* »<sup>70</sup>. Mais, dans l'action finale, à l'instant de l'impact, il s'agissait aussi et surtout de penser à garder les yeux grands ouverts ! Le commandement insistait sur ce « *point le plus délicat* », car fermer instinctivement les yeux juste avant de s'écraser, c'était risquer de manquer sa cible et de se « *sacrifier pour rien* » !<sup>71</sup>

Si au début seuls des pilotes chevronnés furent retenus, lorsqu'ils vinrent à manquer, de jeunes pilotes frais émoulus (recevant une formation accélérée), ou les moins bons, souvent « *désignés d'auto-rité* », furent placés aux commandes d'avions-suicides, parfois tout juste en état de voler. S'ils étaient toujours chargés d'une seule bombe de 250 kilos, les appareils n'étaient plus seulement des chasseurs de type Zéro. Tout ce qui pouvait voler était réquisitionné, du plus vétuste au plus divers. « *Les appareils les plus vieux de toute catégorie [furent] pilotés par les aviateurs les moins expérimentés ou les plus jeunes.* » Afin « *d'obtenir une plus grande efficacité et de préserver l'avenir* », les pilotes chevronnés étaient réservés aux combats aériens, à l'instruction et à la protection des *troupeaux* de novices qu'ils escortaient jusqu'aux abords des objectifs<sup>72</sup>.

Rivés à leur manche à balai<sup>73</sup>, les *kamikazés* se résignaient à la déflagration, d'autant que passé la moitié du parcours, il leur était strictement impossible de faire demi-tour. Les réservoirs ne disposaient que du strict nécessaire pour faire un aller simple (pour cause de restrictions en carburant, mais aussi pour éviter toute défection de dernière seconde).

Certains qui par un jeu de circonstances rentrèrent à leur base sains et saufs, mais la rage au cœur et la honte au front, reçurent de plein fouet toute la fureur de leurs gradés. Ainsi Ryuji Nagatsuka, dont l'escadrille fit juste à temps demi-tour, car les conditions météorologiques déplorables rendaient sa mission suicide irréalisable, fut convoqué sur le champ dans le bureau du commandant. Tentant de réfréner sa fureur, les lèvres tremblantes, la mâchoire crispée, celui-ci admonesta aux aspirants une mémorable remontée de bretelles : « *Vous êtes des capons, des pleutres...[...] Vous n'êtes pas des officiers ; vous êtes restés des étudiants. Vous avez déshonoré votre escadre et je le déplore. [...] Pourquoi n'êtes vous pas morts courageusement ?...* » Il est vrai que six des membres de leur groupe d'attaque avaient, eux, passé outre et pour-

70 – *Ibidem*.

71 – Ryuji Nagatsuka, *op. cit.*, p. 249.

72 – Voir Bernard Millot, *L'Épopée kamikaze*, Paris, Laffont, 1970, p. 147, 278-279 et 327-331.

73 – « *Soudain le sentiment d'une solitude terrifiante me glace, Quel est mon compagnon de dernière minute ? O dérision ! le manche à balai – un objet de métal sans âme. À cette pensée, je le serre plus fortement dans ma main droite gantée comme s'il s'agissait de quelque chose de vivant. Oui, voilà mon dernier compagnon éternel. Mon corps sera réduit en morceaux, et au fond de la mer ma main droite tiendra ce frère d'infortune, sans ressentir la moindre haine pour l'ennemi.*

Ryuji Nagatsuka, *op. cit.*, p. 268.



« *Admirez, ci-dessus la dernière création de Guillaume – Porc de guerre ! Le 1<sup>er</sup> Régiment des infirmes !* » *L'Épatant*, n° 341, 28 janvier 1915

suiwi leur mission. Et, même s'il n'avaient pu atteindre leur cible, ils ne s'étaient pas conduits comme des lâches... «Honte à vous ! s'écria l'excédé, c'est comme si vous aviez déserté devant l'ennemi. Vous avez porté atteinte à la réputation de notre escadrille et démoralisé mes hommes... je vous mets aux arrêts, et vous ordonne de copier les paroles sacrées de l'Empereur jusqu'à nouvel ordre ! »<sup>74</sup> Au coin et des lignes ! Tant il est vrai qu'à l'armée la subordination aux supérieurs s'inscrit toujours dans un rapport d'infantilisation extrême.

74 – Ryuji Nagatsuka, *op. cit.*, p. 275.

Certains stratèges conçurent même, avant que ne soient constitués les premiers Corps Kamikaze, une «grosse bombe planante pilotée», connue sous le nom de *Ohka* («Fleur de cerisier») <sup>75</sup>. Le nez allongé du fuselage était constitué d'une ogive contenant une charge de 1 200 kilos d'un explosif proche du TNT, afin «d'obtenir une déflagration à pouvoir perforant». Ces engins, dans l'habitacle desquels pouvait tout juste prendre place un kamikaze, étaient placés sous des bombardiers qui les larguaient à très haute altitude (entre 6 000 et 8 000 mètres) au voisinage de l'objectif (une trentaine de kilomètres). L'*Ohka* effectuait la première partie de son parcours en planant. Une fois sa cible repérée, le pilote allumait les fusées du groupe propulseur, imprimant à l'appareil une accélération fulgurante, qui le portait à une vitesse oscillant autour de 1 000 km/h. Cette célérité, énorme pour l'époque, permettait d'échapper à la chasse et la DCA américaines <sup>76</sup>. L'utilisation de telles bombes humaines sema frayeur et affolement chez les Américains (qui jusque-là avaient trouvé la parade contre les avions-suicides en multipliant les tirs de barrage et les interventions de leurs chasseurs de protections). Elles étaient, pour eux, la démonstration de l'esprit diabolique et de la démence de leurs adversaires.

75 – Ou encore *Jinrai* : Tonnerre divin. Les deux appellations étaient utilisées conjointement.

76 – Cf. Bernard Millot, *op. cit.*, p. 221-230.

En fin de compte, tous les corps entraînés pour monter à l'assaut, ou poussés à le faire (sous la menace, ou la force de l'endoctrinement), doivent se conduire en *kamikazés*, en allant au devant de la mort sans rechigner et, si possible, avec bravoure. Combien de soldats se sont ainsi jetés dans un ultime baroud d'honneur, contraints de se sacrifier, pour un idéal, incités à offrir leur vie pour une «juste» cause ? Surtout qu'aucun ne « flanche » au risque d'introduire une fêlure dans le dispositif, de saper le moral de la troupe. Tous doivent s'exécuter, pour éviter la débandade, un manque de tenue au combat particulièrement humiliant pour tous les chefs de corps d'armée. Ainsi, si les réservoirs des avions kamikazes étaient emplis avec juste assez de carburant pour se rendre jusqu'au point d'attaque (tout comme ceux de certains croiseurs et cuirassés japonais), l'interdiction faite, en 14-18, aux aviateurs français de ne pas s'équiper de parachutes relève du même sordide calcul. Ne pouvant s'éjecter, les pilotes ne risquaient pas de rompre prématurément l'affrontement lorsque leur appareil n'était qu'endommagé. Ils n'avaient d'autre solution que de poursuivre le combat jusqu'à la mort <sup>77</sup>.

77 – Rapporté par Philippe Masson, *op. cit.*, p. 175.



Dessin de Willem

## Autorisation, devoir et « plaisir » de tuer

*« Tuer, c'est effrayant, c'est horrible.  
Mais très vite on commence à se dire que tuer à bout portant,  
si on le fait collectivement, en masse, c'est excitant.  
Des fois j'en ai vu même que ça amusait. »*

Un lieutenant, chef d'équipe,  
Svetlana Alexievitch, *Les Cercueils de zinc*, 2002

Au combat, il ne faut ni se dégonfler, ni se débîner, au risque de passer pour un lâche, voire un traître et de finir alors devant un peloton d'exécution pour « *refus d'obéissance* », ou « *abandon de poste en présence de l'ennemi* »<sup>78</sup>. Cette exigence d'être à la hauteur s'avère impérative lorsque le soldat est incorporé dans une unité d'élite. L'impétrant a désormais la conviction d'avoir une mission exceptionnelle à accomplir. Il a le devoir de se montrer digne de cet honneur et doit une obéissance totale, inconditionnelle, à ses chefs. Endosser l'uniforme adéquat va l'y aider.

Revêtir la tenue de combat d'un régiment prestigieux, s'y sangler, en arborer les insignes spécifiques, confère une toute nouvelle assurance. Même le freluquet bombe le torse lorsqu'il revêt la tenue *ad hoc*, telle celle des *Léopards* : « *Ces tenues léopard, commente*

78 – Voir, André Bach (Général), *Fusillés pour l'exemple. 1914-1915*, Paris, Tallandier, 2003. Également Marion Van Renterghem, « Morts pour l'exemple », *Le Monde*, 22-23 novembre 1998, p. 11.



« J'ai besoin de vous soyez à l'ouvrage à plein temps... Ne vous blessez pas. »,  
Affiche, Musée de la guerre, Vincennes,  
Archives Idées et Éditions

79 – Paul Aussaresses, *Services spéciaux. Algérie 1955-1957*, Paris, Perrin, 2001, p. 118.

80 – Benoist Rey, *Les Égorgeurs. Guerre d'Algérie. Chronique d'un appelé – 1959-1960*, Éditions du Monde Libertaire, 1999, p. 45.

81 – *Pour faire un vrai Légionnaire*. Chant de la Légion étrangère à entonner sur le site [www.legion-etrangere-parachutiste.com](http://www.legion-etrangere-parachutiste.com)

82 – « *Nos anciens ont su mourir Pour la gloire de la Légion Nous saurons bien périr Suivant la tradition.* » (Du *boudin*, chant de la Légion étrangère).

83 – Benoist Rey, *op. cit.*, p. 48.

en connaisseur le Général Paul Aussaresses, *qui avaient été créés spécialement pour les parachutistes d'Algérie, étaient seyantes. Nous les donnions aux tailleurs qui rétrécissaient les pantalons trop larges pour en faire des fuseaux à la mode de cette époque. Elles faisaient des jaloux dans les autres régiments.* »<sup>79</sup> En endossant le bel uniforme, la recrue sort de l'anonymat, elle devient un véritable guerrier, un inflexible tueur. La démarche, le port du corps, mais aussi le rapport au combat, s'en trouvent modifiés, s'enrobant d'un sentiment d'omnipotence. Comme l'observait Benoist Rey, ils font « *le complexe du para* » !<sup>80</sup> Ou celui du « *vrai Légionnaire* »...

Entonnons donc, le refrain :

« *Pour faire un vrai Légionnaire  
Il suffit pas de boire un coup  
Ça tout le monde sait le faire  
Faut être aussi premier partout.* »

Et poursuivons avec ce couplet :

« *Quand nous allons voir les gonzesses  
Laissons tomber les Fatimas  
Et ne prenons que les caresses  
D'Anne, Marie et Suzanna  
Car ces femmes savent y faire,  
On ne peut pas leur faire le coup  
Ce sont des femmes de Légionnaires  
Elles veulent qu'on soit premier partout.* »<sup>81</sup>

Une réputation est désormais à tenir. Ces hommes ne sont pas des *nouilles*, surtout pas des *lopettes*. Ils ne sauraient flancher face à la mort, aussi hideuse soit-elle, puisque c'est bien au-devant d'elle qu'ils marchent, par *tradition*, emboîtant gaillardement le pas de leurs *anciens*<sup>82</sup>. Il ne fait pas bon alors entraver ou seulement croiser le chemin des carnassiers (car c'est en bandes que se déplacent ces *Centurions* et *Prétoriens*, si chers à Jean Larteguy). « *Là où nous passons, il ne reste plus rien*, expliquait un parachutiste à Benoist Rey. *Pas de prisonniers. On dépouille les cadavres : dents en or, montres, argent, chaussures, vêtements... Un jour, on a découvert un hôpital rebelle souterrain. On a achevé tous les blessés et les malades. C'était marrant...* »<sup>83</sup>

En Algérie, les bérets rouges, ces « *hommes au treillis ajusté* », étaient de tous les coups durs. Dotés d'un matériel sophistiqué, bénéficiant d'un solide encadrement (de « *chefs fantastiques* », dixit l'un d'eux), ils étaient engagés dans toutes les actions particulièrement périlleuses. Dès que cela devenait *sérieux* sur le terrain, les *paras* étaient immédiatement hélicoptérés. Les *biffins* (ces *tireurs au cul*, ces *mauviettes*) se mettaient, eux, à l'abri, laissant aux *pros* le soin de déblayer le terrain. Aussi, les *paras* regardaient-ils de haut les simples trouffions, fiers d'appartenir à une caste redoutée,





Photographie,  
extraite de Jean Mabire,  
*Les Paras du jour J*, 1990

d'être entrés dans une *secte* (avec ses rites, son langage hermétique, ses codes, «*ses apôtres et ses martyrs*»). «*Sa vision du monde est simple et catégorique*, écrivait Gilles Perrault : *il y a d'une part ceux qui font partie de la secte, d'autre part ceux qui n'en sont pas.*»<sup>84</sup> D'un côté, ceux qui ont été reconnus comme étant des hommes, des vrais, des durs à cuire, de l'autre, ceux qui ne sont bons qu'à éplucher les patates du régiment. L'officier parachutiste qui remettait la «*plaque à vélo*» aux appelés «*qui s'étaient soumis à l'épreuve du saut, leur ordonnait d'abord* : «*À genoux les gonzesses*», puis : «*Debout les hommes*». *Il épinglait alors l'insigne qui attestait de leur nouveau statut.*» Ceux qui avaient refusé de sauter restaient des *gonzesses* et se voyaient cantonnés aux corvées en attendant leur mutation dans un régiment moins considéré<sup>85</sup>.

84 – Dans son livre *Les Parachutistes*, publié en 1961 au Seuil. Depuis Gilles Perrault semble être revenu sur cette apologie du parachutiste, notamment dans son récent *Go !*, Paris, Fayard, 2002.

85 – Claire Mauss-Copeaux, *op. cit.*, p. 20.



« Travaillez pour l'armée, vous l'aidez à combattre », Affiche, Musée de la guerre, Vincennes, Archives Idées et Éditions

Le *para* (cet « homme extraordinaire », dicit Marcel Bigeard <sup>86</sup>), le légionnaire, le béret vert, etc., se perçoivent tous « différents des autres ». Ils sont d'une toute autre trempe. La participation à des expériences limites, les maux endurés soudent à jamais ceux qui se sont « serré les coudes ». Ces traversées (initiatiques) fécondent les amitiés viriles. Se met en place une « fraternité de la souffrance née des épreuves partagées » <sup>87</sup>, tandis que s'impose une complicité du sang, née des crimes accomplis collectivement et des « saloperies » commises en bande.

La consécration du guerrier se réalise dans le premier meurtre au combat, démonstration de bravoure, d'efficacité, preuve d'un engagement absolu et de détermination. « *La première personne qu'il tue confère au jeune homme "ses premiers galons", met du "sang sur sa lance", et même, comme disaient les Américains au Viêt Nam, "lui fait perdre sa virginité", ce qui symbolise son avènement dans le monde des hommes adultes* » <sup>88</sup>.

Si le baptême de la mort donnée authentifie l'intégration, la mort régulièrement administrée fonde radicalement la cohésion du groupe. « *Ce qui nous rendait identiques*, explique un Afghantsy (surnom donné aux jeunes soldats russes envoyés se battre en Afghanistan – 1979-1989), *c'était que nous pouvions tuer et c'est ce que nous faisons.* » <sup>89</sup> Les tueries, les exactions, les tortures infligées, établissent un pacte de sang entre les participants. « *Ce qui lie, plus que tout, les guerriers ensemble*, écrit Frédéric Roux, *ce n'est pas l'amitié virile, dont on nous rebat les oreilles [...] mais bien les ignominies que l'on s'est vus commettre.* » <sup>90</sup>

Les atrocités lient indissolublement, inextricablement, les protagonistes (et ceux qui, par lâcheté ou acquiescement, les ont laissé faire). Les avouer, c'est commencer par se dénoncer soi-même, c'est saisir l'ampleur des transgressions réalisées, et risquer de sombrer dans la folie. Aussi mieux vaut-il les passer sous silence, en rire, oublier et refouler. « *La vérité*, explique ainsi un tueur Hutu à Jean Hatzfeld, *c'est tout aussi dérangent de la prononcer à la justice, à la population ou à soi-même. Même pour son for intérieur, c'est plus risquant de se souvenir que d'oublier. Raison pour laquelle j'essaie de me taire à moi même.* » <sup>91</sup>

C'est pour produire une telle solidarité qu'en 1994, au Rwanda, les génocidaires pressèrent, et forcèrent même, tous les Hutus à participer à l'abattage systématique des Tutsis, d'autres Rwandais définis par des critères ethniques <sup>92</sup>. Tout un peuple devait être impliqué dans ce bain de sang, à jamais lié par son entière participation, son adhésion totale, à l'apocalypse.

Compromettre tout un groupe, une section, une communauté dans un massacre (ou toute action particulièrement odieuse), permet aux acteurs du crime et à ses commanditaires de se défaire de leur culpabilité, en fractionnant la faute et en leur permettant

86 – Cf. Marcel Bigeard et Marc Flament (photographies de), *Aucune bête au monde...*, Paris, La Pensée Moderne, 1959.

87 – Voir « Les Bérêts rouges », in Patrick Rotman et Bertrand Tavernier, *La Guerre sans nom. Les appelés d'Algérie 1954-1962*, [1992], Paris, Le Seuil, « Points », 2001, chapitre 8, p. 109-139.

88 – Barbara Ehrenreich, *Blood Rites : Origines and History of the Passions of War*, New York, Henry Holt and Company, p. 156. Cité par le capitaine Thomas Saint Denis, « L'attrait dangereux du guerrier », *Revue Militaire Canadienne*, été 2001, p. 32.

89 – Svetlana Alexievitch, *Les Cercueils de zinc*, 2002, Paris, Christian Bourgois, p. 61.

90 – Frédéric Roux, *Le Désir de guerre*, Paris, Le Cherche Midi éditeur, 1999, p. 44.

91 – Jean Hatzfeld, *Une Saison de machettes*, Paris, Le Seuil, 2004, p. 197.

92 – Voir Frédéric Baillellet, « Figures du corps, ethnicité et génocide au Rwanda », *Quasimodo*, n° 6 (« Fictions de l'étranger »), printemps 2000, p. 7-37.

d'invoquer un brusque accès de folie collective. Ainsi ceux qui ont planifié et appelé à l'extermination des Rwandais tutsis peuvent, comme ceux qui y ont pris part, diluer leurs responsabilités, en arguant de la haine de tout un peuple envers un «*ennemi ethnique*» faisant l'unanimité contre lui. Dans un tel carnage, personne ne doit en effet rester en retrait. Ce serait montrer qu'il était possible de s'en désolidariser, de résister aux idéologies haineuses, et de refuser de participer au *travail* d'extermination (ou de le cautionner).

Car tuer en quantité, à la chaîne, contribuer efficacement au meurtre de tous, est un véritable *boulot* ! Cette astreinte a été particulièrement bien soulignée par ceux qui se sont impliqués dans le génocide Rwandais. Ce fut là pour beaucoup un réel *travail*, selon le terme consacré par l'ensemble des tueurs pour désigner leur funeste investissement. Un travail qui, comme toute activité obligatoire et répétitive, finissait par lasser et fatiguer. Si, au début, l'activité *égayait* par le changement qu'elle procurait («*On débordait de vie pour ce nouveau boulot*»), au fil des jours, la tâche devint pesante : «*Couper [tuer à coups de machette] dans les marais, c'était de plus en plus harassant. [...] C'était un boulot agité.*» Aussi, certains commencèrent à lambiner, à «*devenir fainéants*» («*On n'enterrait plus les cadavres, c'était peine gâchée*»). D'autant que les survivants deviennent moins faciles à attraper et donnent du fil à retordre à leurs poursuivants : «*Au début les Tutsis étaient très nombreux et apeurés, ils n'étaient guère remuants, ça nous facilitait la tâche. Quand on ne réussissait pas à toucher les plus agiles, on se rabat-tait sur les malingres. Mais à la fin, il ne restait que les rusés et les vaillants, et ça devenait trop pénible. [...] Ils attrapaient les feintes des gibiers de marais [...] Même les chasseurs se décourageaient. En supplément les marais pourrissaient de cadavres qui s'amollissaient dans la vase. [...] Raison pour laquelle, des collègues commençaient à paresser.*»<sup>93</sup>

Pourtant, beaucoup préféraient ce *boulot* rémunérateur, à celui des champs, plus incertain. La fatigue était à coup sûr payante. «*Pas de sécheresse ou de récoltes gâtées*» à craindre. La saison était

93 – Cité par Jean Hatzfeld, *op. cit.*, p. 74.



Poster, [www.anotherposterforpeace.com](http://www.anotherposterforpeace.com)

chanceuse: «Dans les maison abandonnées des Tutsis, on savait qu'on allait trouver des quantités d'une nouvelle contenance. [...] On bénéficiait de tout ce qu'on manquait auparavant.» Comme le disent encore, sans ambages, des tueurs: «Ces tueries rapportaient», à tel point qu'«on ne pouvait plus s'arrêter de lever la machette». L'équation de l'enrichissement était singulièrement simple: «Tu veux plus, tu cognes plus, tu saignes plus, tu prends plus», comme l'expliquèrent encore deux tueurs à Jean Hatzfeld<sup>94</sup>.

L'appât du gain seul ne saurait suffire à expliquer l'empressement à balayer l'ennemi, l'obstination, la hargne à le tailler en pièce qui anime généralement les assaillants.

La haine développée à l'encontre de l'adversaire est décuplée par la tension extrême qui règne dans les rangs des combattants. Beaucoup sont pressés d'en découdre, de se mesurer à l'ennemi, d'aller à son contact pour enfin l'étripper, en finir au plus vite, et rentrer à la maison! Ainsi un *Marine* engagé dans la prise de Bagdad (2003) déclarait sa hâte de faire la peau aux combattants irakiens: «C'est fini pour nous lorsque le dernier type qui veut se battre pour Saddam a des mouches qui rampent sur ses yeux. Puis nous rentrons à la maison. [...] Plus [la guerre] est cruelle, plus vite c'est fini.»<sup>95</sup>

Tout comme avant une compétition sportive importante, ceux qui ont été longuement entraînés au maniement des armes connaissent l'excitation précédant l'instant où les forces vont être engagées. L'heure de vérité est proche, celle où les savoir-faire, les énergies emmagasinées (les appréhensions aussi), vont enfin pourvoir s'exprimer, se libérer, se déchaîner. C'est le moment de régler, une bonne fois pour toutes, leur compte à ceux d'en face, à ces *fumiers*, rendus responsables de tous les malheurs, des privations endurées et de la mort des copains! Après la perte au combat d'un de leurs camarades, le colonel MacCoy, à la tête d'un bataillon de *Marines* pénétrant dans Bagdad (2003), note que maintenant chacun est prêt à tuer. «Un changement d'attitude muet» s'est opéré, observe-t-il: «Leur sang est en train de bouillir.»<sup>96</sup>

Bien souvent, les ardeurs assassines, l'acharnement, sont dictés, par la vengeance. Il s'agit de venger le «*bon copain*»<sup>97</sup>, «un copain de tout juste vingt et un ans» (dixit un appelé d'Algérie), un «*chef admirable*», des parents, des amis, des compatriotes, qui se sont fait *charcuter*, par un ennemi dont les abominations dépassent presque toujours l'entendement. Le sort réservé sonne alors comme une inéluctable sentence: «Puisque tu as tué des innocents, toi aussi tu dois mourir. C'est la règle des parachutistes.»<sup>98</sup>

Une récente étude, portant sur les motivations des combattants des Forces Armées Révolutionnaires de Colombie (FARC, principal groupe de guérilla marxiste), montre que désormais les véri-

94 – *Idem*, p. 78, 279 et surtout le chapitre sur « Les pillages », p. 99-106.

95 – Rapporté par Peter Maass, « Good Kills », *New York Times Magazine*, 20 avril 2003. Traduit et réécrit par le Major EMG Ludovic Monnerat, sous le titre « Les Marines face aux pièges de l'Irak, ou l'histoire d'une bavure tragique ». Disponible sur [www.checkpoint-online.ch/CheckPoint/](http://www.checkpoint-online.ch/CheckPoint/)

96 – *Ibidem*.

97 – « Tu avais un bon copain... Après tu vois ses boyaux accrochés sur les pierres comme une guirlande... Alors tu veux te venger... » Cité par Svetlana Alexievitch, *op. cit.*, p. 19.

98 – Général Aussaresses, *op. cit.*, p. 66.



tables raisons de leur engagement sont devenues principalement la vengeance et « *la sensation de pouvoir que procurent les armes* » (et non la pauvreté, l'exclusion politique ou le désir d'enrichissement)<sup>99</sup>.

Le violent désir de faire payer chèrement leurs *crimes*, tous leurs crimes, aux *salauds*, aux *ordures* d'en face, est constamment aiguillonné par la propagande, attisé par les chefs de bataillon, pour rallier les réticents, les indécis et en faire de « *féroces soldats* ». Car, s'il y a des « *enragés volontaires* », la plupart des hommes du contingent se transforment en fieffés « *salopards* », désormais bien décidés à casser du *boche*, du *viet*, du *fell*, ou encore du *Jap*, pour peu que leurs lieutenants instrumentalisent la mort reçue par l'un des leurs et construisent une exécution, un dégoût, une haine viscérale, propices aux déchaînements brutaux. Ainsi, dès leur embarquement, les appelés partant *pacifier* l'Algérie étaient-ils incités à réagir avec fermeté et dureté. « *Sur le bateau entre Marseille et Alger, des atrocités commises par les "rebelles" étaient mises sous [leurs] yeux [...] pour les "remonter".* »<sup>100</sup> Si ces adversaires « *ne font pas de cadeaux* », s'ils se montrent aussi barbares (se livrant sur les corps des *malheureux* camarades à des actes *immondes*, à des mises en scènes hideuses, ayant pour but de frapper les imaginations et de terroriser), pas d'autre solution que de leur rendre la monnaie de leur pièce. Obligation, pour se faire respecter ou *comprendre*, de se montrer pareillement cruel, d'instaurer une impitoyable *contre-terreur*, en saccageant tous les corps « *ennemis* » rencontrés. Pas de quartier, pour « *toutes ces brutes* », ces *bougnoules*, ces *macaques*, puisqu'il s'agit désormais d'un cas de légitime carnage !

Comme les compagnies de CRS trépanant dans leurs fourgons avant d'être lâchés se dérouiller les articulations, les soldats déversent le trop plein d'agressivité emmagasinée et leurs excédants de peurs, dès qu'ils reçoivent l'autorisation de fondre sur un objectif. Plusieurs récits de tueries montrent bien la « *préparation* » qui les a précédée ; comment des troupes, dont les nerfs sont à fleur de peau, déchargent leurs énergies lorsqu'elles peuvent enfin passer à l'action. Si certains restent tétanisés par la trouille, la plupart perçoivent le signal d'attaque comme un soulagement. La peur, l'anxiété s'estompent dès que le guerrier plonge dans la furieuse mêlée du combat. Le branle-bas focalise tout l'être sur l'action guerrière, celle-ci « *absorbe tout* » et l'appréhension de la mort disparaît pour laisser place à un sentiment de surpuissance. « *Le guerrier se sent d'un seul coup détaché, plus léger et on a l'impression d'être invulnérable ; se sentir invulnérable, c'est une protection miraculeuse* », explique un professionnel de l'action d'éclat<sup>101</sup>.

Certains alors, longtemps bridés par une discipline impitoyable, ou terrorisés par un ennemi *invisible*, entrent dans une rage destructrice extrême, dévastatrice et cruelle envers tous les autochtones.

99 – « Pourquoi l'on devient guérillero : l'enquête », (*Semana*, Bogotà), *Courrier International*, n° 704, 29 avril-5 mai 2004.

100 – Michel Guerrin, « Deux visages de l'Algérie », *Le Monde*, 19 décembre 2000, p. 16. Dans *Appelés d'Algérie, la parole confisquée* (Hachette, 1999 – « Pluriel » 2002), Claire Mauss-Copeaux analyse l'instrumentalisation par les gradés des mutilations p atroces commises sur les cadavres de dix-huit *rappelés*, massacrés dans les gorges de Palestro ( 18 mai 1956) par des villageois (en fait, les survivants d'une population locale qui venaient de subir « *un ratissage particulièrement musclé* »), pour « *attiser la haine des soldats, les inciter à la vengeance et à la destruction* » (p. 118-121, sur « *les pulsions de vengeance* », voir aussi p. 191-197).

101 – Cf. « Paroles de guerrier », in Claude Barrois, *Psychanalyse du guerrier*, Paris, Hachette, « Pluriel », 1993, chapitre VII, p. 171-194.



Si dans les territoires qu'elle occupait en Russie, l'armée allemande a multiplié les massacres particulièrement barbares contre les civils, c'est, selon l'historien américain Omer Bartov, parce que les soldats de la Wehrmacht vivaient continuellement sous la férule de supérieurs appliquant une impitoyable discipline : punissant durement le moindre manquement à la règle, ordonnant la mort pour tout acte de lâcheté, fusillant les *déserteurs* sur-le-champ. Dans les rangs allemands, la répression, note Bartov, «*devint franchement criminelle, [réflétant] l'emprise de l'idéologie nazie sur l'armée. [...] Les crimes commis par la Wehrmacht contre les autres nations étaient étroitement liés à la brutalité avec laquelle elle traita ses propres soldats*». Les curées perpétrées, la *brutalisation* et l'atrocité des actes commis par l'armée d'Hitler, apparaissent ainsi comme compensation, défoulement, à l'inflexibilité des sanctions endurées. «*Les exactions commises [...] constituaient une soupape de sécurité commode permettant aux hommes de décharger la rage et la frustration engendrées par la discipline de fer qui leur était imposée, [mais aussi] par le coût humain de la guerre, de plus en plus lourd, et le caractère désespéré de la situation. [...] La perversion de la discipline nourrissait une barbarie de plus en plus totale*», d'autant que l'endoctrinement nazi avait totalement déshumanisé leurs victimes.

Les *judéobolchevicks* étaient considérés comme des bêtes dangereuses, une «*incarnation du diable*» (termes utilisés par les soldats allemands dans leurs correspondances). Il s'agit également



Photographie,  
extraite de Jean Mabire,  
*Les Paras du jour J*, 1990

ici d'une «brutalité idéologiquement motivée»<sup>102</sup>. Les hordes communistes, le «flot asiato-moscovite», dixit le commandant d'une unité de Panzers, constituaient une si terrible menace pour «la civilisation européenne» qu'il était vital de s'en débarrasser. Aussi, exhorta-t-il ses hommes, dans un ordre écrit, à mener chaque action de combat avec «une dureté inouïe, [...] avec une volonté de fer jusqu'à l'annihilation complète et sans pitié, de l'ennemi»<sup>103</sup>. Si cette violence totale, ce qu'Himmler appelait «la plus horrible des tâches» (le génocide), fut possible c'est que l'invasion de la Russie avait été d'emblée conçue par les instigateurs du plan Barbarossa «comme une guerre idéologique totale, un gigantesque combat racial». La «survie biologique de la race aryenne» était en jeu. Une peur intense, une peur panique, du Russe avait été instillée. Aussi, importait-il d'être impitoyable avec un ennemi présenté comme d'une extrême férocité, et de n'oublier de tuer ni les femmes, ni les enfants.

À partir de l'hiver 1941, qui paralysa littéralement de froid l'avancée de l'armée allemande (rien n'était prévu pour affronter des températures descendant parfois sous les - 40 degrés), Goebbels orchestra «un nouveau flot de propagande, [réactivant] de façon virulente le processus d'endoctrinement antérieur, en vue de diaboliser, au plein sens du mot, l'ennemi "judéobolchevique" considéré comme un ramassis de sous-hommes qu'il fallait tout simplement anéantir, sous peine, ajoutait-on, d'être anéanti soi-même, car [...] si on les laissait gagner la guerre, c'en serait fini de l'Allemagne

102 – Cf. Omer Bartov, *L'Armée d'Hitler. La Wehrmacht, les nazis et la guerre*, Paris, Hachette Littératures, [1999], «Pluriel», 2003, p. 96, 142.

103 – Cité par Michel Moracchini, *Les Troupes spéciales d'Hitler (les Einsatzgruppen)*, Paris, Grancher, 2001, p. 72.



104 – Témoignage recueilli par Michel Moracchini, *op. cit.*, p. 78.

105 – Cf. Christian Ingrao, « Violence de guerre, violence génocide : les *Einsatzgruppen* », in Audoin-Rouzeau Stéphane, Annette Becker, Christian Ingrao e Henry Rousso (sous la direction de), *La Violence de guerre, 1914-1945. Approches comparées des deux conflits mondiaux*, Bruxelles/Paris, Complexe/IHTP-CNRS, 2002, p. 231.

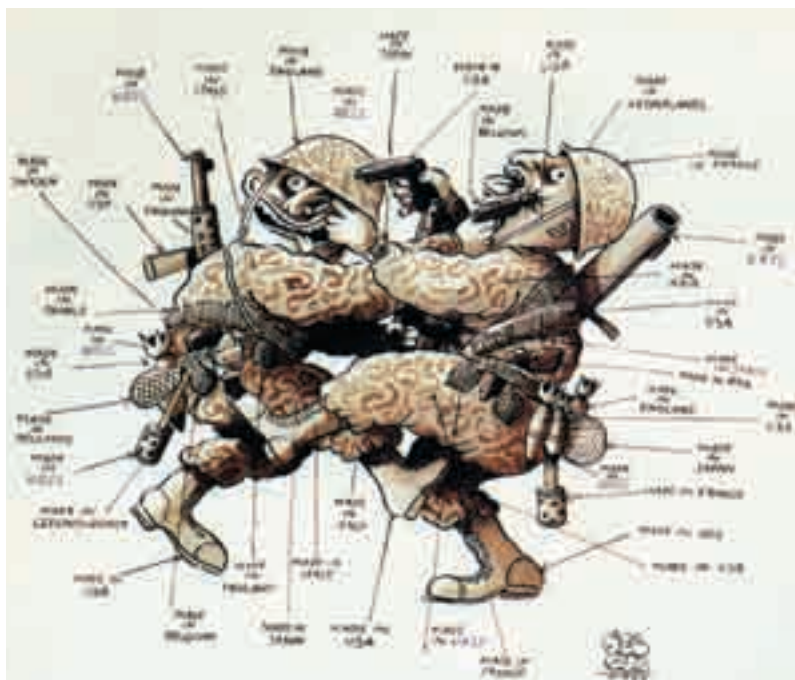
*et des Allemands, femmes et enfants compris.* » (Témoignage d'un colonel de la Wehrmacht engagé avec son bataillon en Union Soviétique au cours de l'année 1941)<sup>104</sup>.

Un des participants à la liquidation d'un ghetto de Biélorussie rend ainsi compte, deux jours après le massacre, de son irréductible détermination : « *Au dixième [véhicule], écrit-il à son épouse, je visais calmement et tirais de façon sûre sur les femmes, les enfants et les nourrissons. J'avais à l'esprit le fait d'avoir aussi deux nourrissons à la maison, avec lesquels ces hordes auraient agi exactement de la même manière voire peut-être dix fois pire.* »<sup>105</sup>

## Shootés pour tuer

Les corps combattants sont dopés au patriotisme, endoctrinés au « zèle révolutionnaire », portés par des convictions racistes ou libératrices (les gamins russes qui partaient se battre en Afghanistan se pensaient en « *combattants internationalistes* »), stimulés par des doctrines et des propagandes vipérines, par une « *idéologie criminelle* » (Omer Bartov).

Mais lorsque l'effet des aiguillons idéologiques s'essouffle, et que s'impose l'insupportable, la sidérante réalité de la guerre, ce sont alors des substances dopantes, des excitants ou des narcotiques, qui prennent massivement le relais pour stabiliser le moral des troupes et redonner de l'ardeur aux combattants physiquement



Dessin de Selçuk, 1987



épuisés, psychologiquement anéantis ou désespérés. Que ces produits soient fournis par les services médicaux (comme les *drogues de combat*), ou qu'ils circulent ouvertement parmi les unités stationnées, il est devenu nécessaire, face au terrifiant pouvoir destructeur des armes modernes, de doper les troupes, pour pallier aux douleurs et aux effondrements psychologiques (à la vue des corps des copains déchiquetés, réduits instantanément en bouillie, à l'inconcevable de leurs souffrances, etc.). Il est devenu indispensable de les médicaliser pour prévenir les effets dévastateurs de la peur et court-circuiter l'apparition de troubles mentaux, en permettant d'oublier les atrocités vues et commises. Bientôt des «*pilules de l'oubli*» pourraient même être données aux fantassins pour réduire tout stress post-traumatique et permettre d'échapper à d'éventuels remords. À l'Université d'Harvard, un produit est déjà prescrit aux survivants d'accidents de voiture, pour «*étouffer dans l'œuf les effets d'un traumatisme*». Les militaires qui l'utiliseraient préventivement pourraient être «*moralement anesthésiés*», ou pourraient alléger rapidement leur conscience en absorbant cette «*pilule du lendemain* [efficace, selon un spécialiste en bioéthique] pour à peu près tout ce qui suscite regrets, remords, peines et culpabilités». Pour certains, le simple fait qu'un soldat sache qu'il lui sera possible d'absorber un tel médicament pour purger son âme, renferme le risque de le voir accomplir des actions qu'il s'interdisait jusqu'alors (comme l'élimination de *boucliers humains*)<sup>106</sup>.

Fatigues nerveuses, mentales, et physiques font effectivement des ravages dans les rangs des combattants. En 39-45, plus du tiers des 80 000 soldats de l'armée de terre américaine fut ainsi retiré des combats pour déficience psychique, terreur ou dépression<sup>107</sup>. Tandis que, pour renforcer leur endurance, les soldats allemands tournaient à la Pervitine (vingt-neuf millions de pilules de cette amphétamine furent livrés aux troupes entre avril et décembre 1939), et que les savants nazis travaillaient sur une drogue à base de cocaïne capable de décupler les potentialités. La substance fut testée, sous le nom de code *D-IX*, sur les prisonniers du camp de Sachsenhausen. «*Chargés de sacs pesant 20 kg [les cobayes] pouvaient tourner en cercle sans s'arrêter pendant 90 km*»<sup>108</sup>.

Les jeunes *Afghantsy*, déboussolés par la cruauté dans laquelle ils étaient subitement plongés, étaient chargés à la *féroce*. Trois comprimés par jour de ce neuroleptique devaient leur permettre de tenir le coup. La plupart n'en fumaient pas moins du «*H*». «*Dans cet état, rapporte l'un d'eux, il était plus facile de tuer. [...] C'était [tout aussi] facile de mourir. On avait l'impression de porter un gilet pare-balles, d'être blindés.*»<sup>109</sup>

Au Libéria, les enfants-soldats fument, eux aussi, de l'herbe et se shootent avec des drogues dures, «*venues d'Amérique*». Ces stupéfiants provoquent des visions délirantes qui facilitent le passage à l'acte : «*Et quand j'en prends, explique l'un d'eux âgé de 15 ans*



«*Les combattants philippins*»,  
Affiche, Musée de la guerre,  
Vincennes



«*Vers l'Ouest!*»,  
Affiche,  
Imperial War Museum

106 – Erik Baard, «*The Guilt-Free Soldier*». Traduit sous le titre «*La recherche scientifique prépare-t-elle des soldats sans remords dans un monde sans regret ?*». Disponible sur [www.checkpoint-online.ch/Checkpoint/](http://www.checkpoint-online.ch/Checkpoint/)

107 – Sur ce point, voir Gabriel Richard A., *op. cit.*

108 – Communiqué de l'AFP, «*Allemagne, drogues et nazisme*», 18 novembre 2002,

109 – Svetlana Alexievitch, *op. cit.*, p. 46 et 77.

[une trentaine d'éborgements à son actif], *je te vois comme un poulet ! Et si je t'attrape, je te coupe le cou, direct !* »<sup>110</sup>

Le soldat peut encore jouir de l'inouïe suprématie que confèrent des armes lui donnant un avantage démesuré sur des adversaires sous-équipés et donc incapables de l'inquiéter. Lors de la guerre du Golfe, la stupéfiante efficacité des missiles antichars (plus connus sous le nom de *sabot*) contre les blindés irakiens a, selon un officier enthousiasmé, «renforcé la confiance des troupes» qui les ont immédiatement baptisé «*les balles en argent*» (*Silver Bullets*). La tête de ces *tankbusters* («*tueurs de chars*») est renforcée à l'Uranium Appauvri (UA, *depleted uranium*), ce qui leur permet de percer les blindages les plus robustes. Ces obus font littéralement fondre les blindages, avant de s'enflammer, libérant alors de la poussière d'UA qui se répand dans l'environnement au gré des vents...<sup>111</sup> Sur le terrain, la capacité de perforation de ces projectiles dépassa toutes les attentes. Ce fut une «*réussite prodigieuse*», alliant une extrême précision à un pouvoir de destruction inégalé. «*Même à une distance de deux mille cinq cents mètres, on faisait mouche à tous les coups, quel que soit l'endroit du char ennemi atteint. [...] La liquidation était immédiate et totale.* » Même en touchant l'avant, «*là où le blindage est renforcé [...], nos tirs détruisaient complètement les chars et leurs occupants*». En rendant de toute évidence la lutte *inégal*e, cet «*avantage [...] décuplait notre assurance. [...] En constatant que nos blindés pouvaient battre tous les systèmes d'armement auxquels nous étions confrontés, nous n'éprouvions aucune arrogance mais ça nous rassurait. [...] Nous avons acquis une espèce de confiance totale.* »<sup>112</sup>

Le combattant suréquipé peut être alors halluciné par l'incroyable efficacité de son entreprise destructrice, plongé dans un état second, quasi euphorique. Ainsi certains, excités par ce pouvoir, vont jusqu'à *prendre leur pied* en accomplissant leur *œuvre* de destruction massive. Cette intense jouissance est décrite par un soldat de Tsahal (forces de défense israéliennes) qui participa au *nettoyage* (selon l'expression d'Ariel Sharon) du camp de réfugiés palestiniens de Jénine (avril 2002). Aux commandes de son *Nounours* (non donné par Tsahal aux bulldozers géants Caterpillar D9 qui détruisirent la ville), il était ce jour-là invincible. Les charges explosives dissimulées par les Palestiniens sur son chemin ne faisaient qu'érafler le *monstre* : 60 tonnes environ, près de 4 mètres de haut, équipé de chenilles, renforcé d'un blindage. Fort de cette indestructibilité, le conducteur rase toutes les habitations, travaillant 75 heures de suite, sans manger, et... sans pitié. Il s'enorgueillira ensuite d'avoir tracé un véritable «*stade au milieu du camp*» (son premier geste avait été de hisser l'étendard du Bétard, son club de football fétiche, à l'arrière de l'engin). «*Si j'ai tenu le coup, conclura-t-il, c'est en me gavant de whisky et en revoyant les images des attentats.* »<sup>113</sup>

110 – Voir le documentaire de François Margolin, *Les Petits soldats*, Arte France – Les Films du rêve, 2004.

111 – Selon un rapport de l'Autorité pour l'énergie atomique du Royaume-Uni, les forces alliées auraient laissé au moins 40 tonnes d'UA sur les champs de bataille de la Guerre du Golfe. Des déchets qui pourraient causer potentiellement la mort de 500 000 personnes. Selon le contre-amiral Claude Gaucherand, qui s'est rendu en Irak en janvier 2003 avec une délégation citoyenne, le nombre des malformations chez les nouveaux-nés est passé, de 1990 à 2002, de 3 à 22 pour 1 000. Des enfants naissent avec un ou plusieurs membres manquants, ont la tête absente ou malformée. Les cas de leucémie ont été multipliés par 13 et les taux des autres cancers par 5 ou 6. Claude Gaucherand, « Sept jours en Irak – Témoignage », 7 février 2003. Disponible ainsi que nombre de textes et témoignages sur [www.stopusa.be/scripts/](http://www.stopusa.be/scripts/)

112 – Voir Martin Meissonnier, Frédéric Loore et Roger Trilling, *Uranium appauvri : la guerre invisible*, Paris, Robert Laffont, 2001, p. 85-88.

113 – Tzadok Yehezkel, « À Jénine, j'ai pris mon pied », (*Yédiot Aharonot*, Tel-Aviv), *Courrier International*, n° 607, 20-26 juin 2002, p. 39. Voir aussi Farhad Manjoo, « Caterpillar s'embourbe dans les territoires occupés », *Courrier International*, n° 713, 1<sup>er</sup> au 7 juillet 2004, p. 46.

L'alcool, en effet, a longtemps été un stimulant fort prisé des états-majors pour reconforter la troupe (et la boisson favorite des militaires dans les chambrées et les mess pour «tuer» le temps).

Les policiers allemands, réquisitionnés pour abattre à la chaîne les juifs polonais d'une balle dans la nuque (un «*baptême génocide particulièrement peu organisé*», pour Christian Ingrao), étaient reconfortés et stimulés à la Vodka. Christopher Browning rapporte comment un sergent-major, chargé de superviser les opérations, en apporta une caisse à l'intention des tireurs, engageant les plus réticents à s'enivrer : «*Bois un coup maintenant, Pfeiffer. Tu y es, cette fois-ci, car les Juives doivent être fusillées. Tu t'es tenu en dehors de tout ça jusqu'à présent, mais maintenant, au boulot !*»<sup>114</sup>

Si la gnôle était «*l'eau-de-vie*» qui permettait de tenir le coup dans les tranchées (en 14-18, côté français) et la ration de cognac le carburant distribué avant de monter à l'assaut<sup>115</sup>, dans le bled algérien, le picrate et les cannettes de bière (*Pils* et *Kronembourg*) furent les boissons privilégiées des trouffions (et des gradés). Elles furent un «*élément essentiel*» du quotidien, permettant de lutter contre l'ennui, la peur et la nostalgie (le *cafard*), mais aussi la misère affective et sexuelle<sup>116</sup>. À la démobilisation, nombre se retrouveront dépendants à l'alcool. Un ancien appelé témoigne d'«*énormes beuveries*» : «*Tout le monde était ivre tous les soirs, y compris le lieutenant*». Il rapporte aussi les paris morbides qui les accompagnaient, comme «*d'aller descendre un des détenus dans la tente d'à côté pour une caisse de bière*», ou de partir au village voisin et d'en «*ramener une oreille (ce qu'il faisait)*». Le capitaine, lui, se déguisait avec une djellaba et s'en allait «*casser du fell*», tandis qu'un autre avait alors comme «*habitude de sortir faire des expéditions hors du camp pour aller violer des filles*»<sup>117</sup>.

Aujourd'hui, si les drogues neurotropes qui inhibent la peur et calment la douleur sont les plus utilisées, les jeux vidéos de poche (type Nintendo) deviennent l'indispensable compagnon des soldats américains perdus dans le désert. Lors de la première du Golfe, la majorité des (jeunes) *Marines* en était pourvue. Ce formidable substitut (qui ne contrevient ni à la morale, ni à la santé) leur permettait de s'occuper tout en s'évadant. Ils évitaient ainsi la déprime, évacuaient leurs appréhensions, en restant en phase avec une guerre électronique où l'adversaire, bien souvent, est seulement vu à travers un écran vidéo. Baladeurs et walk-man ont désormais remplacé les transistors qui, au Viêt Nam, déversaient *hard rock* et *rock and roll* dans les campelements. Chaque *boy* peut dès lors s'isoler dans sa musique préférée, fermer les yeux en se pensant dans sa chambre, à la maison, avant que brusquement n'éclate l'offensive terrestre<sup>118</sup>. Et encore en ce moment crucial, il n'est pas rare que les décibels emplissent les habitacles des chars, stimulant les artilleurs dans leur élan meurtrier<sup>119</sup> (tout comme les *Small Boys* de Sierra Leone s'enivrant de chansons violentes avant d'accomplir des actes barbares).

114 – Christopher Browning, *Des Hommes ordinaires*, Paris, Les Belles Lettres, «10/18», n° 2775, 1996, p. 146.

115 – Sur l'alcoolisation généralisée des combattants, voir Frédéric Rousseau, *op. cit.*, p. 192-200.

116 – Voir Claire Mauss-Copeaux, *op. cit.*, p. 30-33.

117 – Florence Beaugé (propos recueillis par), «Il n'y avait pas de limite, jamais de rappel à l'ordre», *Le Monde*, 11 novembre 2000 (dossier «Quand la France torturait en Algérie»), p. 20-21.

118 – Jean-Michel Thénard, «Des jeux vidéo pour oublier la peur», *Libération*, 18 février 1991

119 – Un telle séquence est rapportée par Michael Moore dans son film *Fahrenheit 9/11* (USA, 2003).

## Montées d'adrénaline et « trouillote »

La peur de mourir qui hante chaque combattant est aussi l'un des facteurs déclenchant la tuerie. Si le bidasse se blottit dans un trou, ou attend stoïquement, totalement impuissant face au cataclysme des bombardements, le patrouilleur ou celui qui monte la garde a, lui, les nerfs à vif, «*l'œil et l'oreille [...] tendus à l'extrême*»<sup>120</sup>. Lorsque l'ennemi rôde et risque à tout moment de porter son coup mortel, il s'agit d'être constamment sur le qui-vive, et surtout de faire feu rapidement. Dans ce combat pour la vie («*On tue pour pouvoir rentrer chez soi*», constate un *Afghantsy*), qui se joue toujours entre «*lui ou vous*», tuer devient impératif. C'est l'unique possibilité de sauver sa peau, et de survivre à l'enfer. C'est aussi une manière de se sentir encore vivant : «*Quant on tue, on sent qu'on est en vie !*»

L'arme devient alors comme une extension du corps, un membre à part entière d'où jaillira une foudre salvatrice. «*Votre PM, c'est votre vie... Le PM fait partie de votre corps... Comme un troisième bras...*»<sup>121</sup> En zone de combat, le soldat ne saurait s'en séparer, il lui faut s'endormir avec cette compagne rassurante qui peut-être lui évitera la mort (Rosalie était ainsi le surnom donné à la baïonnette, que le trouffion emportait jusque dans son sac de couchage et avec laquelle ensuite il se devait d'embrocher l'ennemi). Omniprésent, le fusil, «*votre meilleur ami*» (selon un protagoniste du film de Stanley Kubrick, *Les Sentiers de la gloire*, 1958), devient l'outil à tout faire. Constamment à portée de main, il permet de régler rapidement, et sans s'embarrasser, toute tension avec l'environnement. «*On a toujours son arme sur soi, on s'y habitue, explique ainsi un lieutenant soviétique. Le soir on tirait un coup de pistolet sur l'ampoule, parce qu'on avait la flemme de se lever de son lit et d'éteindre. Quand on n'en pouvait plus de chaleur, on déchargeait son PM en l'air, n'importe où...*»<sup>122</sup>

La rafale part subitement, pour évacuer un ras-le-bol, ou dans l'instantanéité du réflexe protecteur. Car, en milieu hostile, mieux vaut tirer (dans le tas) le premier (et réfléchir ensuite). Sous l'emprise de l'émotion, le soldat tire au jugé. Il arrose les alentours, balance sa rafale au hasard, en n'y voyant «*que dalle*», paniqué par le bruit, l'épaisseur des explosions, désorienté par la frousse. Quand survient l'embuscade (tant redoutée), la première riposte est rarement ajustée. Ça tiraille dans tous les sens. Un *merdier* qui explique, pour partie, les morts provenant de «*tirs amis*». Ainsi, au cours de la guerre d'Algérie, il ne faisait pas bon s'éloigner du campement sans prévenir. Il n'était pas rare que des sentinelles, écrasées de trouille, à cran, soient prises d'hallucinations et se mettent à tirer, à l'aveuglette, sans sommation, sur tout ce qui leur

120 – Voir Frédéric Rousseau, *op. cit.*, «*Patrouilles...*», p. 182-186.

121 – Tous les propos qui précèdent sont ceux d'un sergent russe engagé, cité par Svetlana Alexievitch, *op. cit.*

122 – Un lieutenant, chef d'équipe. *Idem*, p. 166-167.





Illustration d'André Lagrange, couverture de l'*Almanach du Combattant*, Paris, Durassié & C<sup>ie</sup>, 1974

semblait bouger. Certains appelés devenaient un tel danger pour les autres membres de leur section que leur arme leur était temporairement enlevée.

Pour éviter de telles erreurs, les combattants de demain devraient être équipés d'une sorte de «*carte d'identité lumineuse*». Émise par un laser multifonctions adapté à leur fusil, elle permettra aux alliés de repérer les soldats amis, dans un champ de bataille totalement numérisé (*Digital Battelfield*).

Le *Land Warrior* (ou guerrier de terre – les militaires français préférant, eux, parler de «*combattant débarqué*» pour désormais désigner le fantassin<sup>123</sup>) devrait à terme revêtir un uniforme qui

123 – Cette formule pour signifier «*qu'il combat en dehors du véhicule qui l'a transporté et non à partir de ce véhicule*», précise un officier supérieur. Jean-Dominique Merchet, «*Le soldat en réseau*», *Libération*, 9-10 février 2002, p. 33-35.

le propulsera dans l'ère de l'informatique et de l'électronique. Cet ordinateur-vêtement (*wearable computer*), conçu pour «*corriger ses déficiences*», est notamment muni d'un système de positionnement par satellite (GPS) et d'une vision thermique (pour la détection de cibles de jour comme de nuit) qui lui permettront de combattre «*à partir des images du champ de bataille que lui enverront directement les satellites, des calculs balistiques très précis effectués par son équipement et des communications instantanées qui lui seront transmises*». Son arme fonctionnera quasiment en pilotage automatique (des «*munitions autopilotées*» sont à l'étude), ce qui lui permettra de tirer tout en contrôlant les composantes de l'ensemble du système. Le casque constituera une véritable interface entre la bataille et son cerveau. L'écran de sa visière rassemblera l'ensemble des informations utiles au combat. S'y affichera notamment une carte géographique indiquant sa position, celle des membres de son escouade et de ses ennemis. Ceci permettra «*des engagements indirects avec une exposition minimale au feu ennemi*». L'US Army est claire sur l'objectif de son projet *Land Warrior* : «*Rendre les combattants de demain plus meurtriers, mobiles, numérisés, ainsi que plus longtemps disponibles et moins vulnérables*»<sup>124</sup>. Toutes les armées modernes travaillent actuellement à de tels projets (l'armée française s'investissant dans le programme Félin : Fantassin à Équipement et Liaison INtégrés).

124 – Michel Alberganti,  
« Le fantassin de demain  
portera un équipement bardé  
d'électronique », *Le Monde*,  
12 septembre 2001, p. 23.



Dessin de Pancho,  
extrait de *Où vas-tu petit soldat ?  
À l'abattoir !*,  
Monde libertaire, 1989

## *Des donneurs de mort bien tranquilles*

La meilleure manière de donner la mort avec sérénité est de s'en écarter (physiquement et émotionnellement) en prenant de la distance avec adversaires et victimes, de sorte que leur épaisseur charnelle, leur densité sensible soient exclues du champ de vision et ne puissent entrer dans la sphère de la réflexion. Le donneur de mort est ainsi doublement protégé, tout d'abord des tirs ennemis (il est hors de leur portée, ou doté d'armes si performantes qu'il peut faire mouche tout en restant planqué), ensuite de toute culpabilité. Il ne fait que participer à l'élimination programmée de cibles (cachettes désignées, engins signalés, ou silhouettes quasi virtuelles) qui s'affichent sur des écrans de contrôle, ou ne sont que des données qui lui ont été communiquées et qu'il se contente de paramétrer en pianotant sur un clavier.

### *a) Tuer sans prendre de risques*

Les soldats modernes sont devenus des voyageurs embarqués dans des engins lourdement armés, les pilotes d'appareils de destruction hyper-technologisés, qu'ils manœuvrent, (souvent) confortablement installés et à distance de sécurité (*stand-off*). En 1977, Paul Virilio analysait déjà combien la *monture* mécanique (comme le char d'assaut) s'était substituée à l'effort locomoteur, tout en «*protégeant son passager de la faiblesse de sa constitution*»<sup>125</sup>. Si les corps militaires sont appareillés, motorisés, véhiculés, blindés, le recours à des corps performants (physiquement affûtés) se révèle moins indispensable et presque obsolète. Nul besoin même de «*corps locomoteurs*» pour diriger et actionner des armes autonomes, voire intégralement robotisées. «*Les guerres futures*, observe Thérèse Delpech, *pourront être conduites en quelque sorte "à domicile", sinon dans des fauteuils.*»<sup>126</sup> Des «*corps incapables*» peuvent alors faire l'affaire. Un recyclage des inaptes avait d'ailleurs été entrepris par l'armée allemande dès 1914, elle «*ne connaît pas ou peu d'irré récupérables, car elle a pris le parti de fonctionnaliser les handicaps physiques en utilisant justement chacun selon sa diminution d'activité : les sourds-muets seront employés dans l'artillerie lourde, les bossus dans l'automobile, etc.*»<sup>127</sup>

Lorsque la dévastation s'effectue de très loin (déclenchée parfois à des milliers de kilomètres du point d'impact, ou à partir de sous-marins indétectables et d'avions furtifs), elle est un exercice, une manœuvre, ne présentant aucun danger direct pour ceux qui orchestrent cette destruction et décochent les traits mortels. Le pilote d'un avion de chasse évolue «*à une telle altitude*» qu'il n'a pratiquement rien à craindre. À dix-huit ou vingt mille pieds, «*tu ne cours aucun risque*», et tu ne vois rien, constate le pilote

125 – Paul Virilio, *Vitesse et politique*, Paris, Galilée, 1977, p. 42.

126 – Thérèse Delpech, *La Guerre parfaite*, Paris, Flammarion, 1998, p. 41.

127 – Paul Virilio, *op. cit.*, p. 67.

israélien d'un avion *Phantom*. Aussi, peut-il tuer en quelques secondes quantité de civils «*sans savoir*». «*Il est protégé par une sorte de shield, d'armure, il est dans un cocon technologique. Il vise, il appuie sur un bouton, autrement dit il exécute une mission, il fait son travail, il n'a rien à se reprocher*». Il n'a fait que viser et frapper des cibles, c'est-à-dire «*un point précis*» qui lui a été désigné (une infrastructure, une cave abritant des terroristes, etc.). La guerre est presque pour lui un jeu, dans lequel on ne fait que *toucher* (et parfois rater) des positions <sup>128</sup>.

Il n'est même plus nécessaire de se rendre sur place pour évaluer les dégâts, les images prises par des drones d'observation ou des avions-espions, relayées par satellites, permettent de faire un bilan et de prendre, si nécessaire, la décision de parfaire la destruction.

Si les drones, en recueillant des informations «*au-delà de la vue directe*», évitent aux combattants de s'exposer inutilement, les *Marines* ont mis au point une tactique relevant du même principe, dite du *Dragon de la Mer (Sea Dragon)* : de petites escouades de Forces spéciales, quasiment sans armes, infiltrent discrètement le territoire ennemi. Ces RAP (*Reconnaissance Assault Platoons*) sont équipés de tout un arsenal de localisation (GPS), de désignation (téléètres laser, etc.) et de transmission qui, en utilisant un ordinateur portable, fournissent, en temps réel, des données suffisamment précises pour que des cibles soient immédiatement *traitées* par des moyens lourds (missiles de croisière, bombardiers, hélicoptères de combat, etc.). «*Dans le combat traditionnel, le capteur et le lanceur étaient une même personne : le soldat tirait sur ce qu'il voyait avec l'arme qu'il transportait. L'avenir, c'est de séparer le capteur du lanceur en les reliant par tout un réseau de transmissions et de commandement*», explique un officier français <sup>129</sup>.

Même en combat rapproché, de nouvelles armes minimisent le risque d'être atteint par un tir adverse dans les armées pouvant s'équiper. Pour faciliter les combats urbains, vient d'être ainsi mis au point le *Corner Shot* : un dispositif permettant de tirer sur les côtés (grâce à un canon qui se plie à gauche ou à droite de 63 degrés), tout en s'abritant du feu de l'ennemi. Le *Corner Shot* devrait permettre aussi de limiter les pertes civiles en donnant plus de temps au tireur (non exposé) pour analyser la situation : une caméra vidéo, intégrée à l'extrémité de l'arme, filme la scène qui s'affiche sur un mini-écran (comme celui d'un caméscope). Il est alors possible de zoomer sur les cibles potentielles et de *réfléchir* avant d'appuyer sur la gâchette. Les images sont transmises en temps réel au poste de commandement qui peut même aider le soldat à prendre les «*bonnes*» décisions... <sup>130</sup>

Des fusils sont déjà équipés de faisceaux lasers qui balayent le paysage («*effet œil de chat*»), détectent la présence de *snipers*, puis déterminent leur position exacte. L'ordinateur auquel ils sont reliés

128 – Les civils palestiniens morts suite à une mission sont annoncés comme *touchés*, voire *tués*. Ils ne sauraient avoir été *assassinés*, terme, lui, réservé à la dénonciation des actes commis sur des soldats israéliens. Voir Irit Gal et Ilana Hammerman, *op. cit.*, p. 184, 187 et 190.

129 – Cité par Jean-Dominique Merchet, «*Comme les archers de Gengis Khan*», *Libération*, 9-10 février 2002, p. 35.

130 – «*Guérilla urbaine : la mort en coin*», [*The Independent*, Londres], *Courrier International*, n° 701, 8-14 avril 2004.



calcule alors instantanément la trajectoire que doit prendre la balle pour atteindre le tireur caché, quand bien même celui-ci se penserait à l'abri derrière une fenêtre...

Très bientôt, des robots-tueurs, petits véhicules à chenilles, télé-guidés et équipés selon la situation de fusils, de mitraillettes, de lance-grenades ou de lance-roquettes antichars, permettront aux combattants d'opérer en toute invisibilité: «*Au lieu d'avoir son arme à l'épaule, le soldat la manipule[ra] à 500 mètres en arrière, [sans avoir] le stress des balles qui sifflent autour de sa tête*», précise Bob Quinn, directeur de robotique militaire. Un prototype avancé, baptisé *Swords*, a récemment été utilisé en Irak <sup>131</sup>.

Le massacre s'effectue ainsi *incognito*. Plus le «tueur» s'écarte du champ de bataille, plus il est indiscernable et intouchable. Hors d'atteinte, il peut agir en toute tranquillité (et impunité), n'étant importuné ni par ses adversaires directs, ni par la désolation qu'il sème, puisqu'il n'a qu'une idée distanciée et partielle, voire une méconnaissance totale, des dégâts humains et des souffrances causées. Et de toute manière, cela ne le concerne pas. Ce n'est qu'accessoirement son problème. Son unique souci est l'accomplissement de la mission, le respect de la procédure d'attaque. Les victimes sont oubliées, négligées, voire méprisées.

### b) Oublier les victimes

Le capitaine Van Kirk, chargé de la navigation à bord de l'*Enola Gay* d'où fut larguée *Little Boy* (soit l'équivalent de 12 500 tonnes de TNT) sur Hiroshima, fit ce constat: «*Les gens qui se trouvent en dessous de vous, autour de l'objectif... vous ne pensez pas tellement que ce sont des gens comme vous et moi ; vous n'avez que l'objectif en tête, qu'il s'agisse de lâcher une seule bombe ou tout un chapelet.*» <sup>132</sup>

Aujourd'hui, les armes du type «*tire et oublie*», qui une fois verrouillées sur leurs cibles ne peuvent (en principe) les manquer, permettent, à celui qui manipule la manette, de passer instantanément à d'autres objectifs répertoriés par le haut commandement, sans même se préoccuper de visualiser la précision de son tir.

En oblitérant le corps de l'ennemi, la technologisation de la guerre aide au passage à l'acte meurtrier. Dans la lunette du *sniper*, la réalité n'est déjà plus tout à fait «réelle». Elle devient virtuelle avec le viseur à infrarouge et n'est plus qu'une affaire de performances technologiques avec les missiles balistiques.

L'ennemi, comme ceux qui l'entourent, est totalement déréalisé. N'existe qu'un objectif qui «*n'est ni masculin ni féminin, [mais] un point du territoire désormais détruit*» <sup>133</sup>. «*Dans le virtuel, écrit Stéphane Pilet, nul n'est blessé ; les morts n'ont ni famille ni amis. Rapprocher de la sorte virtuel et réel ne vise qu'à "dé-réaliser" des*

131 – Cf. Pascal Riché, «*Né pour tuer en Irak*», *Libération*, 5-6 février 2005, p. 40.

132 – Joseph L. Marx, *L'Avion d'Hiroshima. 6 août 1945*, Paris, Robert Laffont, 1970, p. 212.

133 – Fabrice Virgili, «*L'ennemi dans l'Europe en guerre au XX<sup>ème</sup> siècle*», in *L'Autre. Cliniques, Cultures et Sociétés*, volume 3, n° 1 («*L'ennemi*»), Grenoble, La Pensée Sauvage, 2002, p. 44.

134 – Stéphane Pilet,  
« Le jeu vidéo comme arme  
de propagande », *Le Monde  
Diplomatique*, n° 594,  
septembre 2003, p. 27.

135 – Voir le témoignage de  
Giora Ben-Dov, pilote, in Irit gal  
et Ilana Hammerman, *op. cit.*,  
p. 184.

*actes condamnables.* »<sup>134</sup> L'ennemi n'est qu'une abstraction que l'on « tue en appuyant sur un bouton », en effectuant simplement une opération informatique, et en n'ayant « rien à se reprocher »<sup>135</sup>. Au contraire, la prétention *chirurgicale* des frappes donne aux opérateurs l'impression d'être des experts en microchirurgie, s'appliquant à détruire, par touches hautement précises, des tumeurs malignes proliférantes. Les progrès technologiques permettraient de juguler « le mal », tout en évitant de léser les zones périphériques. Elles permettent surtout d'éviter de « connaître les effets de la mort » donnée, en ne s'y trouvant jamais directement et intimement confronté.



Dessin de Satjinac, extrait de *Kosovo. Tranches de guerre*,  
ligne de paix, Bachi-Bouzouk, hors-série, n° 5-6, juillet-août 1999

La tuerie effectuée à distance est, en effet, aseptisée. Ni odeurs, ni cris, ni éclaboussures n'importent l'exécuteur et ne contrarient son «œuvre». Tout au plus, parfois, quelques plaintes lui parviennent, comme l'observe un participant à la liquidation des Rwandais Tutsis, lorsqu'il abandonnait sa machette pour «lancer des grenades dans le tumulte adverse»: «Tuer au fusil, c'est comme un jeu en comparaison de la machette, c'est beaucoup moins touchant. [...] C'est presque plaisant d'aisance.»<sup>136</sup> Et pas salissant, tant matériellement que moralement.

Dans le documentaire *Hearts and Minds (Cœurs et esprits, 1973)* du réalisateur Peter David, le pilote d'un bombardier américain déclarait sereinement: «Quand on vole à 800 kilomètres/heure, on n'a pas le temps de penser à rien d'autre. On ne voyait jamais les gens. On n'entendait même pas les explosions. Jamais de sang, ni de cris. C'était propre; on est un spécialiste. J'étais un technicien.» Les conséquences de la simple pression exercée sur une commande sont gommées, «par la multiplication des relais technologiques entre [le] soldat et sa victime». La prise de conscience ne peut se faire que plusieurs années après, lorsque l'exécutant n'est plus totalement pris au piège des «structures d'aveuglement»<sup>137</sup>.

Et encore, certains sont capables d'un parfait cynisme, à l'instar du général Dan Haloutz (ex-commandant de l'armée de l'air israélienne). Interrogé par une presse israélienne indignée par la mort de 14 civils palestiniens, dont 9 enfants, suite à l'assassinat «ciblé» d'un chef militaire du Hamas en juillet 2002 (une bombe guidée d'une tonne avait été larguée en plein cœur de Gaza sur l'immeuble où habitait Salah Chéhadé, sans se préoccuper des évidents *dommages collatéraux*), il avait ajouté: «Qu'est-ce que je ressens quand je lâche une bombe? Un léger coup dans l'appareil après le lâcher de la bombe. Voilà ce que je ressens...»<sup>138</sup>

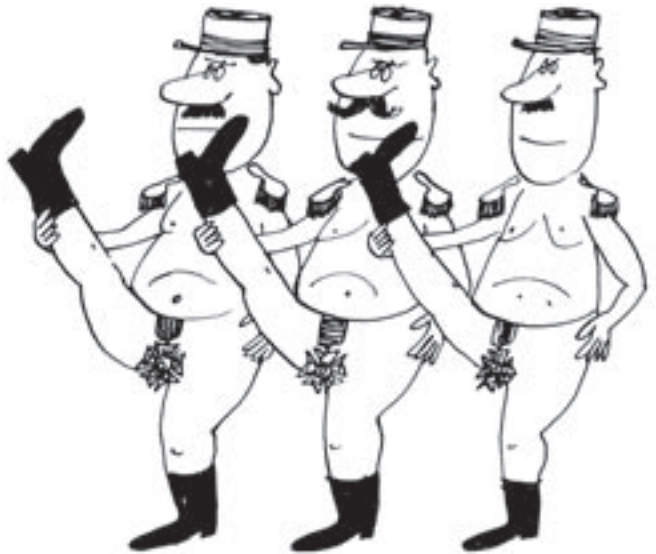
Demain, il sera même possible d'envoyer sur les champs d'opération des robots *intelligents*, et dénués de tout sentiment, pour s'occuper du sale boulot. Déjà, des drones tueurs, comme le *Predator* américain équipé d'un missile *Hellfire*<sup>139</sup>, survolent silencieusement et à basse altitude les zones de combat. Ils participent au repérage des troupes suspectes en transmettant à l'état-major des images via les caméras dont ils sont équipés. De son central, le haut comman-

136 – Jean Hatzfeld, *op. cit.*, p. 31-32.

137 – Ignacio Ramonet, «Hollywood et la guerre du Vietnam», in *Propagandes silencieuses*, Paris, Galilée, 2000. Folio/Actuel, n° 98, 2002, p. 166.

138 – Cf. Jean-Luc Allouche, «L'armée israélienne rattrapée par ses bavures», *Libération*, 22 novembre 2004, p. 9.

139 – De nouveaux Predator (estimés à 3,2 millions de dollars pièce), équipés de 14 missiles antichars, devraient être rapidement disponibles. Ainsi que des *Global Hawk*, porteurs de bombes de 125 à 250 kg. Voir Michel Alberganti, «Avant-garde de la guerre du futur, les drones joueront un rôle décisif dans la lutte antiterroriste», *Le Monde*, 11 septembre 2002.



Dessin de Maurice Siné



140 – *Special Weapons Observation Reconnaissance Detection System*, formant l'acronyme Swords qui signifie épées.

141 – Cité par Pascal Riché, *op. cit.*

142 – Les nanotechnologies ont permis à l'armée américaine de concevoir un nouveau drone espion : le MAV (*Miniature Air Vehicles*), qui mesure 16 cm d'envergure pour un poids de 50 grammes, sera surtout utilisé pour les missions d'observation rapprochées (comme entrer dans des immeubles suspects).

143 – Voir de François Géré, *Demain la guerre. Une visite guidée*, Paris, Calmann-Lévy, 1997.

dement peut décider alors d'activer le missile qui arme cet UAV (*Unmanned Air Vehicles*). Ce qui d'ailleurs n'exclut pas des erreurs, comme celle qui s'est produite en Afghanistan le 4 février 2001 : ce jour-là, une colonne d'Afghans a été réduite en miettes par un tel missile, car les visionneurs y avaient repéré un individu de très grande taille, leur rappelant Ben Laden...

Des bévues que les *soldats-robots* fonctionnant en autonomie, tel le *Swords*<sup>140</sup>, commettront sans sourciller, puisqu'ils pourront, par exemple, être programmés pour « tuer tous les humains de plus de 1,30 m » se trouvant dans un immeuble qu'ils auront pour mission de *nettoyer*. Les robots étant sans état d'âme, aucun risque qu'ils hésitent à ouvrir le feu contre un enfant (soldat ou non), ou tout autre humain, si celui-ci présente les caractéristiques idoines. Comme le résume John Pike (directeur de *globalsecurity.org*, un centre de recherches sur la sécurité nationale) : alors que l'« *instinct naturel pousse [les soldats] à ne pas faire souffrir ni tuer [...] les robots, eux, seront sans merci, sans remords* »<sup>141</sup>.

Le théâtre des opérations est aujourd'hui constamment balayé par des drones<sup>142</sup>, des avions espions, des satellites de surveillance, qui épient les déplacements et traquent les initiatives de l'ennemi, les analysent et déclenchent des « *réponses appropriées* ». Aussi, au sol, les stratèges conçoivent-ils des ripostes permettant d'échapper à ce quadrillage, de le déjouer, de l'entourlouper. Ainsi, les procédés de « *tromperie* » bon marché » (leurrer, cibles illusoire, vrais-faux-missiles), la désinformation (mais aussi la surinformation), comme l'utilisation de micro-drones-tueurs (se déplaçant discrètement, tels des insectes), deviennent la règle<sup>143</sup>. Ce jeu de cache-cache privilégiera les actions de types guérilla, terroriste, ou commando, réalisées par des groupes restreints particulièrement incisifs, discrets et volatils, frappant fort, puis s'évanouissant.

À cet effet, un exosquelette devrait bientôt rendre les GI's plus « légers », autorisant des incursions plus incisives. Une paire de



jambes artificielles a ainsi été conçue pour permettre aux fantas-sins de porter sans effort jusqu'à 60 kg de barda (actuellement un chargement de 32 kg donne l'impression de n'en porter que deux). Fixée aux bottes, la structure métallique du BLEEX (*Berkeley Lower Extremity Exoskeleton*) est équipée de capteurs et d'un système hydraulique, «reproduisant le fonctionnement du système nerveux humain, [qui] calculent en permanence comment distribuer le poids du paquetage pour réduire la charge au maximum». Ces soldats bioniques franchiront plus aisément de grandes distances, tout en transportant sans fatigue des armements d'une redoutable puissance. Des commandos pourront ainsi porter la destruction en profondeur dans les territoires ennemis, puis en repartir lestement, chaussés de leurs bottes magiques<sup>144</sup>.

Les combattants qui ne disposent pas d'un tel matériel, et qui doivent agir subrepticement, se débarrassent, au contraire, de tout superflu. Ils s'allègent des lourdes et encombrantes protections, et se chaussent simplement de *Nike air* ! C'est ce que constateront, non sans surprise, en juin 1999, les membres d'une délégation de l'*US Marine Corps*, venue en Tchétchénie enquêter sur les méthodes de combat des *rebelles*<sup>145</sup>. Dans un tel conflit, face à une armée plus nombreuse et mieux équipée, «un soldat lent est un soldat mort», aussi les guérilleros, à l'instar des cyberwarrior, savent avoir des «semelles de vent»<sup>146</sup>.

Ainsi, le fantassin, soit «la plus petite unité guerrière», revient en force, dans sa version postmoderne du *Land Warrior*, sur les champs de bataille du XXI<sup>ème</sup> siècle, où la guerre devrait prendre la forme d'«une guérilla de haute intensité»<sup>147</sup>.

Même si les appareils pour tuer de loin se sophistiquent, il y a toujours, en effet, un moment où des troupes de choc, rompues aux techniques du combat rapproché, doivent intervenir : lorsqu'il s'agit d'engager le combat au sol, de progresser rue par rue, habitation par habitation<sup>148</sup>, de fouiller les sous-sols – égouts, métros, parkings, grottes<sup>149</sup>, etc. – ou encore lorsqu'il faut impérativement investir des infrastructures «au-dessus du sol», comme des ponts –, au risque de se colleter alors avec un ennemi en chair et en os, vendant chèrement sa peau.

Dans les *guerres asymétriques*, le contact rapproché avec un ennemi se mêlant au paysage urbain ne pourra être évité. Or, comme l'observe un spécialiste : «Le corps à corps, dans le monde des missiles et des satellites, est encore la terreur des stratèges informatiques... C'est aussi la distance la plus dangereuse, la plus incertaine, celle qu'il est impossible à simuler.»<sup>150</sup> Le combattant (ou l'unité) se trouve alors livré à lui-même, le Rambo, même dans sa version *Robocop* de *Super-trooper*<sup>151</sup>, n'a d'autre recours que ses savoir-faire corporels pour faire face à un ennemi particulièrement coriace et déterminé.

144 – *Courrier International*, n° 701, 8-14 avril 2004.

145 – Arnaud Kalika, « Les GI's à l'école de guerre tchétchène », *Le Minotaure*, n° 3, automne 2003, p. 68-75.

146 – Cf. « Le soldat du futur. Première partie : Du "cyberwarrior" au Tchétchène... Disponible sur [antagonisticart.com](http://antagonisticart.com)

147 – Voir Laurent Murawiec, *La Guerre au XXI<sup>ème</sup> siècle*, Paris, Odile Jacob, 2000, « Retour sur terre », p. 157-178 et Éric Denécé, *Forces spéciales. L'avenir de la guerre ? De la guérilla aux opérations clandestines*, Monaco, Éditions du Rocher, « L'Art de la guerre », 2002.

148 – Cf. Jean-Louis Dufour, *La Guerre, la ville et le soldat*, Paris, Odile Jacob, 2002.

149 – Dans les années 60, au Viêt Nam, l'US Army a constitué des unités spéciales, les *Tunnels Rats*, pour venir à bout des communistes qui s'étaient enterrés dans un vaste réseau de tunnels dans la région de Cu Chi (une q de kilomètres au nord-ouest de Saïgon).

« Armés d'un revolver et d'une lampe, ces hommes, choisis pour leur petite taille, descendaient dans les souterrains pour y traquer le Viêt-Cong. » Jean-Dominique Merchet, « La bataille des grottes », *Libération*, 5 novembre 2001.

150 – « "Silent Killing", l'histoire secrète des commandos ». Sur [www.antagonisticart.com](http://www.antagonisticart.com)

151 – Le super combattant sera équipé d'un uniforme de combat *intelligent* : léger, épousant le corps, ignifugé, résistant aux armes de poing, aux éclats d'obus, changeant de couleur à l'instar d'un caméléon, remplissant des fonctions pharmaceutiques (injection automatique de coagulants, d'antiseptiques en cas de blessures), capable de détecter des agents chimiques et de se clore alors instantanément, tout en maintenant la température corporelle au niveau souhaité, etc. Voir Laurent Murawiec, *op. cit.*, p. 175-176.

## Des corps d'élite prêts à « bondir dans la réalité » Le corps à corps avec un adversaire bien vivant-mais-plus-pour-longtemps

« Me voici les nerfs tendus, les muscles bandés,  
prêt à bondir dans la réalité.  
J'ai bravé la torpille, le canon, les mines, le feu,  
les gaz, les mitrailleuses,  
toute la machinerie anonyme, démoniaque, systématique, aveugle.  
Je vais braver l'homme. Mon semblable. Un singe.  
Œil pour œil, dent pour dent. À nous deux maintenant.  
À coups de poing, à coups de couteau. Sans merci.  
Je saute sur mon antagoniste.  
Je lui porte un coup terrible. La tête est presque décollée.  
J'ai tué le Boche.  
J'étais plus vif et plus rapide que lui. Plus direct.  
J'ai frappé le premier. J'ai le sens de la réalité, moi poète.  
J'ai agi. J'ai tué. Comme celui qui veut vivre. »

Blaise Cendrars, *J'ai tué*, 1918

« Mai 1944 : préparation  
au débarquement,  
des Rangers américains  
et des troupes de commando  
anglaises s'entraînent  
au corps à corps. » (*Idem*, p. 156)



Même dans les guerres modernes, conduites à distance, advient l'épreuve de vérité, le moment où il faut affronter l'ennemi en un combat « brutal et rapproché ». Dans cette « phase finale », le « prédateur » doit parfois agir à mains nues, se colleter avec sa « proie », au risque de ne pas avoir le dessus et de mourir à son tour à ce moment précis.

Pour Antagonisticart, un site qui s'intéresse à toutes les techniques de combat rapproché, la guerre serait une variante de la chasse pour la vie à laquelle se livrent les animaux<sup>152</sup>. Dans cette lutte perpétuelle, le carnassier chercherait progressivement à se rapprocher de sa proie pour lui sauter au collet et la saigner à blanc. Mais, pour cela, il lui faut atteindre la bonne distance, la position précise, d'où se « déclencherait le mouvement d'attaque ». L'homme posséderait, lui aussi, un tel « instinct d'attaque » qui s'enclencherait à partir d'une certaine distance... Reste donc à lui (ré)apprendre les « mouvements circulaires » permettant de se rapprocher de



«*Am I Righteous now*»  
www.anti-war.us

son adversaire, «*afin de déclencher une attaque qui obéit à d'autres règles...*»<sup>153</sup> Les gestes de l'élimination physique, de «*l'attaque "fulgurante"*», sont donc longuement abordés dans un autre texte disponible sur le même site.

Le temps fort du combat rapproché est inévitablement celui où le prédateur-combattant entre corporellement en contact avec l'ennemi. Aussi les techniques les plus performantes en matière de destruction physique ont toujours été prisées par les commandos de choc. Le corps devient ici l'instrument principal du meurtre, il demande à être doté de qualités physiques et de savoir-faire offensifs particulièrement efficaces. Si chaque armée a mis au point ses propres méthodes à base de techniques d'arts martiaux, «*adaptées à la survie en configuration militaire*», celles-ci tendent à s'homogénéiser selon le principe de plus grande efficacité. Car ce qui importe avant tout est de «*toujours utiliser les méthodes les plus brutales pour tuer son adversaire*» (en France elles sont regroupées sous l'appellation de T.I.O.R. : Techniques d'Intervention Offensives Rapprochées). «*On a appris le karaté, explique un soldat russe parti en Afghanistan. À trouver les points faibles, le nez, les oreilles, les arcades sourcilières : il fallait porter des coups précis. Il fallait savoir où planter son couteau...*»<sup>154</sup>

À l'impératif de fulgurance s'ajoute, dans le cas d'opérations délicates, l'obligation d'opérer sans laisser le temps à la victime d'émettre le moindre son. Une spécialité développée par les commandos britanniques, plus connue sous le nom de *silent killing* (ou encore de *Gutterfigthing*).

152 – Suivant en cela une analyse éthologique, par ailleurs notamment déconstruite par Éric Fromm dans *La Passion de détruire. Anatomie de la destructivité humaine*, [1973], Paris, Robert Laffont, 1975. Voir également Alexander Alland, *La Dimension humaine. Réponse à Konrad Lorenz*, [1972], Paris, Le Seuil, 1974, «*De la guerre*», p. 140-161.

153 – «*Le soldat du futur (2). Proies et prédateurs : Topotaxie du combattant*», www.antagonisticart.com (site se présentant comme «*Le magazine culturel sur les arts martiaux*»).

154 – Cité par Svetlana Alexievitch, *op. cit.*, p. 154.





*Les toubibs aux armées,  
1914-1918*

Un éclaireur en chef russe décortique le tour de main qu'il utilisait pour zigouiller discrètement un Afghan: «*Nous partions habituellement de nuit. Je m'embusquais derrière un arbre avec un poignard... Les voilà qui avancent... Le premier est le patrouilleur, c'est lui qu'il faut éliminer. [...] Le patrouilleur arrive à mon niveau, je le laisse passer et je lui saute dessus par-derrière. Le tout, c'est de lui serrer la gorge avec le bras gauche et de le tirer vers le haut pour éviter qu'il ne crie. Et avec la main droite, je lui enfonce le poignard dans le dos... Sous le foie... Il fallait le transpercer complètement... Par la suite j'ai récupéré un trophée, un poignard japonais de trente et un centimètres. Il pénétrait facilement dans les corps. Ils se débattaient un peu et tombaient sans*



crier. On s'y habitait. C'était moins difficile moralement que techniquement. Quand on voulait atteindre la vertèbre supérieure. Ou le cœur... Ou le foie... »<sup>155</sup>

Dans une « étude sur l'assassinat », rédigée au début des années 50, les experts de la CIA donnaient les conseils suivants quant à l'utilisation d'armes blanches : « Les blessures par perforation ne peuvent être sérieuses, à moins que le cœur ne soit atteint. Le cœur est protégé par la cage thoracique et il n'est pas toujours facile à le localiser... L'efficacité absolue s'obtient en sectionnant la moelle épinière dans la région cervicale. Ceci peut être exécuté avec la pointe d'un couteau ou d'un léger coup de hache ou de hachette. Une autre méthode efficace consiste à sectionner la veine jugulaire et la carotide de chaque côté de la trachée. »<sup>156</sup>

S'infiltrer en *solitaires* en milieu hostile, avec comme seule arme un poignard (parfois un revolver, un pistolet automatique, quelques grenades), demande des spécialistes du crime, c'est-à-dire des assassins chevronnés. Car utiliser une *arme froide*<sup>157</sup> pour trucider, dans un corps à corps « violent, rapide, décisif », n'est pas donné à tout le monde. L'auteur d'Antagonisticart pointe cette difficulté comme « le dilemme de Fairnbain », du nom d'un policier britannique féru d'arts martiaux, qui au début du XX<sup>ème</sup> siècle mit au point un système de close combat qui permit aux polices coloniales d'en remonter aux mafieux chinois. Lors de la Seconde Guerre mondiale, les *talents* de cet instructeur furent mis à profit pour constituer des unités commandos, ayant pour mission de « s'infiltrer au cœur du dispositif ennemi », notamment pour y détruire des infrastructures, ou assassiner des officiers nazis de haut rang. Pour mener à bien ces opérations, il était absolument nécessaire de trouver des individus aptes à porter des coups mortels « sans faillir ». Or, peu d'hommes sont capables de « tuer de sang-froid une sentinelle de 19 ans en lui sectionnant la carotide tout en coupant ses cordes vocales »... Fairnbain résolut cette difficulté en allant chercher des individus dépourvus de tout scrupule. La meilleure école du crime restant la rue, et ses bas-fonds, il fit appel aux « hommes de l'antimonde », sélectionnant des prisonniers de droit commun, en « sachant qu'ils n'auraient aucune hésitation à tuer, puisque la violence était leur métier... »<sup>158</sup>

Fairnbain n'est pas le seul avoir pensé ainsi. Toutes les forces armées « embauchent » des individus habitués aux sales besognes, des bandits, des têtes brûlées, des mercenaires<sup>159</sup>, voire d'anciens tortionnaires nazis, des SS (recyclés dans les camps des vainqueurs).

Dans *L'État voyou*, William Blum indique qu'en 1975, un psychologue de l'US Navy révéla que des condamnés pour meurtre avaient été libérés de prisons militaires américaines pour être utilisés comme tueurs<sup>160</sup>. En 1994, au Rwanda, les génocidaires ouvrirent les prisons, armèrent des criminels reconnus et leur donnèrent carte blanche pour assassiner et piller les Rwandais tutsis.

155 – *Ibidem*.

156 – Cité par William Blum, *op. cit.*, p. 79-80.

157 – Voir de Gérard Lecœur, *L'Arme froide ou la guerre au couteau*, Paris, Crépin-Leblond, 1999.

158 – « “Silent Killing”, l'histoire secrète des commandos », *op. cit.*

159 – À terme, les États pourraient engager des entreprises militaires privées pour intervenir dans des missions de maintien ou de restauration de la paix. En 1995, le président de Sierra Leone a ainsi fait appel à *Executive Outcomes* (une organisation sud-africaine de mercenaires) pour défendre son gouvernement fraîchement élu contre les rebelles du Front Révolutionnaire Uni. En moins d'un an, la rébellion fut matée, et ces soldats considérés comme des héros nationaux. Différents pays, les États-Unis en tête envisagent de recourir ponctuellement à de telles sociétés pour suppléer à des manques d'effectifs.

Qui répondra alors des crimes de guerre commis par ces armées privées ?

Cf. Éric Pape et Michael Meyer, « Bientôt les casques bleus seront des mercenaires », [*Newsweek*, New York], *Courrier International*, n° 670, 4-10 septembre 2003, p. 33-34.

160 – William Blum, *op. cit.*, p. 75.

Aujourd'hui, en Irak, les forces de la coalition, dirigées par l'état-major américain, embauchent des *contractants civils* (en fait des «mercenaires») et s'appuient sur d'anciens tortionnaires du parti Bas pour mener à bien une campagne visant à briser la résistance irakienne <sup>161</sup>.

En Tchétchénie, ce sont des engagés volontaires à contrats courts (les *kontrakniki*), très «souvent d'anciens criminels ou des condamnés à qui l'on propose une remise de peine s'ils vont se battre» là-bas, qui sont chargés d'achever les opérations de nettoyage (les *zatschitski*). Ces bandes stipendiées se livrent en toute impunité à des pillages massifs, «volant tout ce qui pouvait avoir de la valeur dans les villages, du bétail comme des bijoux, des tapis, du matériel hi-fi, des voitures...». Leurs exactions sont couvertes par un état-major qui les instrumentalise pour terroriser les populations. Selon les révélations d'un conscrit russe écœuré par cette boucherie, il n'était pas rare que «des officiers leur accordent 24 heures pour faire tout ce qu'ils voulaient. Même tuer». Dans l'argot militaire, cette licence encouragée s'appelle *bezpredel*, littéralement *sans limites* <sup>162</sup>. La barbarie atteint alors son paroxysme.

La Hiérarchie militaire a pour habitude de cacher et d'enterrer les exactions commises par ses forces *spéciales*, puisque c'est justement-là «leur job». Toutes ces unités d'élite ont un fonctionnement opaque. Carte blanche leur est donnée pour, sur le terrain, arriver à leurs fins. Un comportement bien plus proche de celui du bandit que de celui du soldat, comme l'observe le capitaine Thomas Saint Denis <sup>163</sup>. Elles ont leurs propres règles (bien éloignées du respect des conventions). Aussi, leur fonctionnement est-il fort proche de celui des bandes organisées et des gangs de rue, où la loyauté envers un chef vénéré et craint est de mise. Ils n'obéissent qu'à lui (et à leur instinct), ne rendant de compte à personne d'autre. Ce qui leur permet d'agir (quasiment) en toute impunité. Ils sont *couverts* <sup>164</sup>. Leurs crimes sont tus et restent (longtemps) classés «*Secret défense*» !

Frédéric Baillette



Dans la chambrée,  
Classe 1977

161 – L'offensive contre-insurrectionnelle dénommée «*Marteau de fer*», déclenchée le 12 novembre 2003 par le Pentagone, avait notamment pour objectif l'assassinat de toute personne soupçonnée d'appartenir à cette résistance.

162 – Guylaine Saffrais, «*Vladimir, devenu insoumis en Tchétchénie*», *Libération*, 23-24 février 2002, p. 8.

163 – Thomas Saint Denis, *op. cit.*, p. 35.

164 – «*Mon rôle était par ailleurs de soulager les régiments des corvées le plus indésirables [comprendre la torture et les exécutions sommaires] et de couvrir celles qu'ils accomplissaient eux-mêmes.*» Général Aussaresses, *op. cit.*, p. 143.

**Autres ouvrages et articles consultés :**

BANCEL NICOLAS et GAYMAN JEAN-MARC, *Du Guerrier à l'athlète. Éléments d'histoire des pratiques corporelles*, Paris, Presses Universitaires de France, 2002.

MICHEL BARBARA, *Figures et métamorphoses du meurtre*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1991.

CAPDEVILA LUC, «Le mythe du guerrier et la construction sociale d'un "éternel masculin" après la guerre», *La Revue Française de Psychanalyse*, n° 2, Presses Universitaires de France, 1998, p. 607-623.

CLANCY TOM, *Les Forces spéciales. Visite guidée d'un corps d'élite de l'U.S Army*, Paris, Albin Michel, 2002.

DEBERNARD JEAN, *Simple soldats*, (roman), Actes Sud, 2001.

DESBOIS EVELYNE, «Vivement la guerre qu'on se tue ! Sur la ligne de feu en 1914-1918», *Terrain. Carnets du Patrimoine Ethnologique*, n° 19 («Le feu»), octobre 1992, p. 65-80.

EHRENREICH BARBARA, *Le Sacre de la guerre. Essai sur la passion du sang*, Paris, Calmann-Lévy, 1999.

GÉRÉ FRANÇOIS, *Les Volontaires de la mort. L'arme du suicide*, Paris, Bayard, 2003.

HARDIER THIERRY et JAGIELSKI JEAN-FRANÇOIS, *Combattre et mourir pendant la Grande Guerre (1914-1925)*, Paris, Imago, 2004.

IGNATIEFF MICHAEL, *L'Honneur du guerrier. Guerre ethnique et conscience moderne*, Québec et Paris, Les Presses de l'Université de Laval et La Découverte, 2001.

KEEGAN JOHN, *Anatomie de la bataille*, Paris, Robert Laffont, 1993. (Pocket, 1997).

LARZILLIÈRE PÉNÉLOPE, «Le "martyr" des jeunes Palestiniens pendant l'intifada al-Aqsa : analyse et comparaison», *Politique Étrangère*, n° 4, 2001, p. 937-951.

LARZILLIÈRE PÉNÉLOPE, «Le "martyr" palestinien, nouvelle figure d'un nationalisme en échec», in Alain Dieckhoff et Rémy Leveau (sous la direction de), *Israéliens et Palestiniens, la guerre en partage*, Paris, Balland, 2003, p. 89-116.

LATZKO ANDREAS, *Hommes en guerre*, (Nouvelles traduites de l'allemand), [1917], Coédition Agone et Comeau & Nadeau Éditeurs, 1999.

LAVAL GUY, *Bourreaux ordinaires. Psychanalyse du meurtre totalitaire*, Presses Universitaires de France, 2002. Principalement le chapitre II : «À propos de l'idéologie», p. 41-60.

LE PAUTREMAT PASCAL, «Introduction : le concept de Forces spéciales», in Pascal Le Pautremat (sous la direction de), *Forces spéciales. Nouveaux conflits, nouveaux guerriers*, Paris, Éditions Autrement, 2003.

MARGALIT AVISHAI et ELON AMOS, *Pourquoi des kamikazes ? Les raisons d'un désastre*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 2003.

MARTIN JEAN, *Algérie 1956 : Pacifier, tuer. Lettres d'un soldat à sa famille*, Paris, Syllepse, 2001.

MICHELETTI ÉRIC, *Forces spéciales. Guerre contre le terrorisme en Afghanistan*, Paris, Histoire et Collections, 2003.

«Car, depuis toujours, vous les hommes qui pratiquez la guerre, vous pensez que ce dont vous avez jouissance immédiate vous appartient de plein droit et qu'il suffit de signifier cette propriété par un certain nombre de signes tangibles, destinés à marquer votre butin ou le fruit de vos rapines, comme des signes de tendresse, presque des signes de tendresse pensez-vous lorsque vous tendez cette main habituée à donner la mort et qu'elle se relâche, que le poing s'ouvre et devient une main, étonnée elle-même, cette main, elle habituée à tuer, égorger, presser des armes de toutes sortes, frapper du plat et de toute sa force, saisir des cheveux et des gorges, des corps jetés dans la boue, pour les rejoindre ces corps, les aimer d'une certaine façon en leur portant le coup qui leur sera fatal et être tout contre eux dans cette boue en laquelle il fait si bon être brusquement, à ce moment où la chaleur se retire de cet autre corps que vous serrez néanmoins et que vous sentez devenir froid, étonné qu'un corps puisse ainsi passer de l'état de chaleur à ce froid qui ne glace même pas, le froid tout simplement, et vous collez votre tête contre sa poitrine pour voir si le souffle est vraiment parti et cela vous étonne ce grand silence et ce poids vide qui pèse sur vous, et vous tombez dans cette boue, sous ce corps que la chaleur a quitté, comme un qui s'enfonce dans le sommeil.»

Eugène Durif, B.M.C.,  
Éditions Comp'act, 1992, p. 19-20



Carte postale, «Calendrier de la classe 332»